THÉATRE
DES
ÉCOLES PRIMAIRES

A L'USAGE

DES ÉCOLES DE GARÇONS.

Par Ch. **MARTIN**,
De l'Athénée.



Paris,
…IS-LEVRAULT ET Cie.
RUE DE LA HARPE, 81.

1840.


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

LE THÉATRE

DES ÉCOLES PRIMAIRES,

A L'USAGE

Des écoles de garçons.

Ouvrages du même auteur.

LECTURES MORALES ET RÉCRÉATIVES pour les Écoles primaires, ou la Vie de différents Élèves mise en drame; suivie d'une correspondance épistolaire entre un frère et une sœur en pension. 1 vol. in-12. Nouv. édit. Prix : 1 fr.

Une sage pensée a guidé l'auteur, en donnant pour base à son ouvrage la religion et la morale. Offrir aux enfants, dans de touchants récits, les sublimes vérités de la Foi, leur prouver qu'elles sont en harmonie avec les lumières de la raison, c'est préparer ces jeunes enfants à une vie vraiment chrétienne. L'*Histoire d'Alfred* ou l'*Amour filial*, saura émouvoir en eux cette sensibilité profonde qui porte l'enfant à se dévouer pour sa mère dans des jours d'infortune. La *Vanité corrigée*, *Curiosité et Indiscrétion*, *l'Orphelin*, *Châtiment et Repentir*, etc., présentent les sujets les plus capables de porter les enfants à la vertu. Les maîtres trouveront donc dans ce bon livre une source de leçons utiles et de nobles préceptes pour leurs jeunes élèves.

LEÇONS GRADUÉES DE LECTURES MANUSCRITES; nouv. édit. Prix, cart., 75 cent.

NOUVEAU RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE, précédé d'une Notice sur l'origine la plus ancienne des Gaulois, sur leurs mœurs, sur les pays qu'ils habitaient; avec 6 tableaux chronologiques et 400 questions sur les principaux faits de l'histoire. On trouve à chaque règne les inventions et les découvertes qui ont eu lieu sous ce règne. Prix, cart., 1 fr. 25 c. Nouv. édit., considérablement augmentée.

LE THEATRE

DES

ÉCOLES PRIMAIRES,

Par Ch. MARTIN,
Membre de l'Athénée et de différentes Sociétés savantes,



Paris,
PITOIS-LEVRAULT & CIE,
RUE DE LA HARPE, 81.
1840.

Ouvrages du même auteur.

LE COMPLÉMENT AUX ÉTUDES SUR LA LANGUE FRANÇAISE, suivi d'un TRAITÉ DE MÉTAPHYSIQUE ou PHILOSOPHIE DU LANGAGE, d'un TRAITÉ DE LOGIQUE ET DE RHÉTORIQUE FRANÇAISE, à l'usage des Écoles primaires supérieures. Nouv. édit. Prix, 1 fr.

Le corrigé pour le maître. Prix, 1 fr. 75 c.

Après avoir donné à toutes les branches de l'enseignement de la grammaire tous les développements possibles, M. Ch. Martin a voulu offrir, dans un ouvrage très élémentaire, tout ce que l'art *difficile d'écrire et de penser* peut présenter de préceptes utiles à l'enseignement primaire. La tâche était difficile, et personne n'avait encore osé faire descendre la *rhétorique* jusque dans nos modestes écoles ; mais M. Ch. Martin a eu recours à son arme puissante, la *pratique*, et il a réussi.

LE PETIT FABLIER DES ÉCOLES PRIMAIRES, précédé de réflexions de l'empereur Napoléon sur les fables. Par M. Ch. MARTIN ; un vol. in-18. Prix, 60 c.

En publiant un choix de fables à l'usage des enfants, l'auteur n'a pu atteindre son but qu'en donnant à la fin de chacune une explication de la morale qu'elle renferme avec une explication à la conduite de la vie. M. Ch. Martin a eu un double but : ne mettre entre les mains des enfants que des récits d'une saine moralité, et, en second lieu, leur expliquer cette moralité que le plus souvent la faible partie de leur intelligence ne leur permet pas de comprendre. Ce livre deviendra le fablier indispensable des Écoles primaires.

PRÉFACE.

Quelques instituteurs ayant fait représenter par leurs élèves la petite pièce en un acte que nous avons insérée dans *Les* POURQUOI *et les* PARCE QUE *de la langue française* (1), et nous ayant témoigné leur satisfaction sur le bon effet qu'elle avait produit, nous avons cru que ces éloges de nos confrères nous imposait, à

(1) Les POURQUOI et les PARCE QUE *de la langue française*, ouvrage in-18, contenant 365 questions sur les plus grandes difficultés de la langue, résolues d'après l'autorité de nos grands écrivains et de nos meilleurs grammairiens; nouvelle édition. Prix, 1 fr. Chez Pitois-Levrault et C[ie], rue de la Harpe, 81.

nous qui depuis dix-huit ans avons voué notre carrière au perfectionnement moral et intellectuel de la jeunesse, l'obligation de donner à notre travail plus d'extension.

MM. les instituteurs ne sauraient trop se pénétrer de cette vérité : que c'est peu de développer l'intelligence des élèves, et d'étendre le cercle de leurs connaissances; qu'ils doivent surtout s'occuper de l'éducation morale des jeunes gens qui leur sont confiés.

S'il est une mission noble et élevée, c'est sans contredit celle de l'instituteur. Les citoyens lui confient ce qu'ils ont de plus cher, de plus précieux, leurs fils, sur lesquels ils fondent leurs plus douces espérances. *Instituteurs !* c'est vous qui façonnez et formez la société, c'est vous qui inculquez à la jeune génération les idées qu'elle doit développer et féconder plus tard; les familles vous donnent des enfants, vous devez leur rendre des hommes.

Notre intention, en publiant ce petit

théâtre, a été de faciliter à nos confrères les moyens de cultiver les bonnes dispositions morales de la jeunesse en l'instruisant et la récréant. Nous ne ferons que reproduire sous une autre forme l'idée dont nous avons été inspiré en donnant dans L'ÉCHO DES ÉCOLES PRIMAIRES des leçons de pédagogie qui s'adressent aux jeunes enfants.

Nous avons cherché à nous renfermer dans le vrai, tant par le langage que nous prêtons aux divers personnages, que par les actions que nous leurs fesons faire : nous avons représenté la jeunesse telle qu'elle doit être et telle que nous la concevons ; les hommes de notre théâtre sont aussi tels que la jeunesse les aperçoit. Nos sujets dramatiques sont choisis dans les scènes de la vie humaine ; nous avons éloigné l'appareil toujours embarrassant des effets de théâtre, et des costumes difficiles à trouver, surtout pour une représentation d'institution primaire. Nos sujets offrent constamment un but moral ; ils renferment toujours une leçon ; mais nous

avons cherché aussi à rendre nos petites pièces agréables aux acteurs qui doivent les représenter. Nous avons égayé notre scène par de petits incidents, et par des ridicules suffisamment tracés pour exciter le rire d'une gaîté pure et franche, qui n'est ni la moquerie ni le sarcasme. En répétant nos petits drames, les jeunes gens se formeront le style et s'habitueront à l'usage de la parole et au bon ton de la société; car en s'exerçant à bien dire, ils comprendront plus facilement en quoi consiste l'art d'écrire et de bien dire. MM. les instituteurs auront aussi occasion d'apprendre à leurs élèves à se présenter convenablement et à parler en public. C'est une chose précieuse; car, dans l'organisation actuelle de notre gouvernement représentatif, il n'est personne, quelle que soit sa position, qui puisse affirmer qu'il ne sera pas un jour appelé à prendre la parole dans une assemblée de ses concitoyens.

Enfin, si la lecture et la représentation de notre *Petit Théâtre* contribuent à faire

faire aux élèves des diversions agréables qui leur feront oublier ce que les études ont de sécheresse et d'aridité, nous aurons complétement atteint le but que nous nous sommes proposé.

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de ma signature sera réputé contrefait.





LES

TERREURS AU VILLAGE,

OU

IGNORANCE ET FRIPONNERIE.

PERSONNAGES.

M. DUFRESNE, maire.
GUILLAUME, adjoint et riche fermier.
EUSÈBE, fils de M. Dufresne.
HIPPOLYTE, ami d'Eusèbe.
BERTRAND, fermier aisé, voisin de Guillaume.
LOSOPHE, adroit fripon.
LELIÈVRE, garde champêtre.
SABORD, vieux sergent de la garde impériale.
GEORGES, valet de ferme, au service de Guillaume.
FRANÇOIS, NICOLAS, } jeunes gens du village, anciens camarades d'Eusèbe.
GERVAIS, JULIEN, CHARLOT, BERNARD, JÉRÔME, } villageois.
Un enfant.
Troupe de villageois et d'enfants, personnages muets.

La scène se passe dans la rue, devant la maison de Guillaume, près de laquelle sont des arbres et des ceps.

LES

TERREURS AU VILLAGE,

OU

IGNORANCE ET FRIPONNERIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, GUILLAUME.

BERTRAND.

Vous faites l'incrédule, voisin Guillaume, mais ce qui se passe dans le village depuis quelque temps n'est pas ordinaire, et j'ai entendu des anciens qui n'en parlent pas aussi légèrement que vous. Oh! c'est que ceux-là, voyez-vous, ils ont de l'expérience!... et le vieux père Sébastien a souvent entendu raconter à son grand-père des choses plus étranges en son temps. C'est chose connue, il a existé

des hommes qui ont eu des rapports avec les malins esprits, je vous le dis, moi, et j'en sais quelque chose, d'après ce que j'ai ouï dire des anciens.

GUILLAUME.

Je ne suis pas, comme vous le dites, un incrédule ; je sais bien qu'on a souvent vu des prodiges. Dieu fait des miracles quand il lui plaît, et ses voies nous sont cachées ; mais avant d'ajouter foi à tous ces récits, je voudrais en avoir été témoin ; et si vous voulez que je vous dise toute ma pensée, Bertrand, à vous mon ancien voisin, que j'ai toujours connu pour un honnête homme, je soupçonne fortement cet inconnu, qui est venu habiter depuis peu de temps dans le pays, de chercher à effrayer nos villageois pour leur attraper de l'argent ; car avant l'arrivée de cet homme, qui se fait appeler M. Losophe, on n'entendait pas parler de toutes ces visions effrayantes.

BERTRAND.

Ah ! que dites-vous là ? On voit bien que vous ne le connaissez point ; mais M. Losophe est un parfait honnête homme, je vous l'assure, et j'en sais quelque chose. Il ne manque jamais les offices ; et puis, c'est qu'il est sciencé, oui dà ! il lit le grec et le latin aussi bien que M. le curé ; il écrit comme un notaire ; il a

plus de livres chez lui que vous n'en pourriez lire en toute votre vie. Il a rendu service au pays ; c'est lui qui a délivré nos bestiaux de la maladie qui les fesait mourir ; il est incapable de jeter un sort à qui que ce soit, quoiqu'il le pourrait.

GUILLAUME.

Je ne conteste pas le savoir de Losophe ; mais je me défie de ces hommes qui se vantent de posséder des pouvoirs surnaturels, et il n'y a que Dieu, je vous l'ai dit, qui puisse faire des prodiges.

BERTRAND.

Oh ! voici le garde champêtre. (*Il l'appelle.*) Hé ! père Lelièvre, passez donc voir un peu par ici ; (*à Guillaume*) s'il vous faut des témoins oculaires, en v'là un, et qui en sait de drôles, je vous l'assure ; il est payé pour ça celui-là. Je ne vous souhaite pas de voir ce qu'il a vu.

SCÈNE II.

GUILLAUME, BERTRAND, LELIÈVRE.

LELIÈVRE, *faisant un grand salut.*

Bonjour, M. l'adjoint, (*remettant son chapeau*) salut, Bertrand. Y a-t-il quelque chose

pour votre service, M. Guillaume? Si je ne fais pas de *procès-verbal* depuis longtemps, c'est qu'il ne se fait pas de dégâts dans les champs. Oh! je fais mon service sévèrement, allez, et je dresserais procès-verbal à quiconque *s'immiscerait* dans la propriété d'autrui, que je voulons qu'on respecte, quand bien même ce serait le roi ou tout autre qui voudrait y porter atteinte.

GUILLAUME.

Je ne doute pas de votre zèle, père Lelièvre; mais je suis bien aise de causer un instant avec vous. On dit que vous avez été témoin de beaucoup de faits étranges dont tout le village est effrayé, et je voudrais apprendre de vous quelle croyance méritent tous ces récits.

LELIÈVRE.

Vous ne pouviez pas mieux vous adresser, M. Guillaume. Oui, j'ai été témoin, et témoin prêt à témoigner et à rendre témoignage envers et par devant vous, et même par devant Dieu ou tout autre; car, Dieu merci, nous avons vu des personnes respectables et nous savons parler devant n'importe qui. Savez-vous, M. Guillaume, que j'ai parlé à l'empereur, le grand Napoléon, moi?

BERTRAND.

Ouais! et que lui avez-vous dit?

LELIÈVRE.

Voilà de ça bientôt trente ans, et je m'en

souviens comme de ce que j'ai fait hier; quoique conscrit, j'étais aussi assuré qu'un autre. J'étais donc de faction aux Tuileries, quand le petit caporal, comme nous l'appelions, vint à passer avec deux autres; moi qui ne le connaissions pas, je lui dis : (*Lelièvre prend un air imposant*) Qui vive? (*Bertrand et Guillaume sourient.*) Et y en a plus de quatre qui lui en ont pas tant dit, et le père Sabord, avec ses 26 ans de service, n'a pas...

GUILLAUME, *l'interrompant.*

Il ne s'agit pas de cela pour le moment, père Lelièvre; racontez-moi ce que vous avez vu, et ce que vous savez sur les prodiges qui effraient tout le village.

LELIÈVRE.

Qui effraient, c'est bien dit. Oh! oui, c'est effrayant; car, par exemple, moi, qui sans me vanter, ne me sens pas poltron, j'ai été épouvanté tout comme les autres, et à un tel point, que plus d'une fois les cheveux de ma tête s'en sont dressés. Oh! sans les grandes sciences de M. Losophe, je ne savons au juste où nous en serions! Quand on pense, M. l'adjoint, quand on pense que j'étais ensorcelé, moi! oui, on m'avait jété un charme, et fameux même! à preuve...

GUILLAUME.

Et en quoi consistait ce charme?

(*Pendant le récit de Lelièvre, George passe*

portant un instrument de labourage, qu'il dépose contre la maison, et se met derrière son maître pour écouter.)

LELIÈVRE.

D'abord, et d'un, quand je tirions une pièce de gibier, mon fusil ratait; toutes les nuits les salades et les choux de mon jardin étions retournés les racines en l'air; mes poules pondions des œufs qui n'avions que les coquilles. Un jour que j'avions reçu le quartier de notre retraite, et mes appointements en ma qualité de garde champêtre, j'avions serré l'argent dans notre armoire. Eh bien! le matin, j'ai trouvé la quenouille de la mère Lelièvre dans le fourreau de mon sabre, et y avait une poignée de filasse attachée à l'entour de la lame. Mes habits étions retournés à l'envers, et la cocarde de mon chapeau, celle que je portions le jour que j'ai eu l'honneur de haranguer le grand homme, celle que j'avions à Wagram, morguié, était attachée au bonnet de notre ménagère; enfin, mes écus étions changés en boutons de guêtres.

Ce n'est pas tout, un soir en rentrant, car, voyez-vous, je veille à la sûreté des propriétés aussi bien la nuit que le jour, en rentrant je passais près de la prairie basse, je vis tout à coup une flamme se dresser devant moi, j'arma mon fusil et je cria : *qui vive?* Une autre flamme se dresse aussitôt, et ces deux flammes

enragées se mettent à tourbillonner et à danser autour de moi; je lâche mon fusil sur celle qui était le plus près, et je l'entends rire aux éclats; aussitôt, pour comble de malheur, d'autres flammes paraissions de tous les côtés, je sentions alors les cheveux de ma tête qui se dressions, et quand j'arrivai chez moi, le peu de cheveux noirs que j'avions encore étions devenus tout blancs; (*il ôte son chapeau*) et c'est depuis ce temps-là que j'ai la tête aussi blanche qu'un vieillard de quatre-vingts ans. Les balles, ni même les boulets des Autrichiens, à Wagram, ne m'ont, morguié! jamais fait aussi peur. Allez, je puis vous assurer que c'est une drôle de chose, que ces choses là!

BERTRAND.

Que dites-vous de cela, M. Guillaume?

LELIÈVRE, *continuant.*

Je ne finirais pas, si je vous racontais tous les malheurs qui m'arrivaient tous les jours, depuis que l'on m'avait jeté ce maudit sort. C'est alors que j'allai trouver M. Losophe, et le priai de me débarrasser de ce charme; et depuis je n'ai plus rien vu.

GUILLAUME.

Et que vous dit M. Losophe?

LELIÈVRE.

Ce qu'il m'a dit, je serais bien embarrassé

de vous le dire; mais depuis qu'il est venu à mon secours, je ne suis plus tourmenté du tout; je l'en remercie, ainsi que tous les saints du paradis.

GUILLAUME.

Vous a-t-il demandé le paiement du service qu'il vous a rendu?

LELIÈVRE.

Croyez-vous, M. Guillaume, que la science se donne pour rien. Quand on va trouver un avocat ou un médecin, il faut bien le payer, et l'avocat ne vous fait pas toujours gagner votre procès; le médecin ne vous guérit pas toujours, trop heureux quand il ne vous expédie pas pour l'autre monde; tandis que M. Losophe m'a débarrassé de l'esprit malin qui me tourmentait, et il ne m'a pas pris cher pour cela. C'est un homme consciencieux, M. Losophe; il m'a demandé seulement le dixième de tout l'argent que je recevrai.

GUILLAUME.

Vous trouvez que ce n'est pas cher?

LELIÈVRE.

Certainement; et s'il m'avait demandé davantage, je lui aurions donné de bon cœur.

BERTRAND.

Il a dit qu'il était assez savant pour délivrer madame Saint-Clair du fantôme qui vient tous les jours chez elle.

GUILLAUME.

Quel est donc ce fantôme?

BERTRAND.

Mais le fantôme de M. Saint-Clair qui revient toutes les nuits chez lui, dans sa chambre; quand on ferme les portes et les volets, il se tient en dehors, à la fenêtre, et si on ne lui a pas ouvert à minuit, il se promène sur les toits et se place sur la cheminée.

GUILLAUME.

Mais ce fantôme, qui l'a vu?

LELIÈVRE, BERTRAND et GEORGES, *ensemble.*

Moi! moi! moi!

GUILLAUME, *se retournant vers Georges.*

Que fais-tu là?

SCÈNE III.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES.

J'venons vous dire, notre maître, que j'suis un garçon perdu si vous ne priez pas M. Lo- sophe (*il s'incline et lève son chapeau*) de me délivrer du lutin qui me tourmente la nuit, et qui me donne autant de douzaines de coups

de bâton que j'ons de cheveux sur la tête. Hier, M. Guillaume, quand j'ons été couché dans l'écurie, le lutin est venu, il a emporté le bidet noir et l'a fait passer par le trou de la serrure, et puis il a galopé dessus toute la nuit; il galopait sur les toits, dans les nuages, que sais-je où? J'y ai dit que ce bidet appartenait à M. Guillaume et non pas à lui; il ne m'a non plus écouté que si j'avions chanté : au contraire, il m'a dit t'auras, toi, ce qui t'appartient; il est venu un autre lutin qui m'a attaché à la queue du cheval, et pendant qu'ils galopions, le maître lutin comptait les cheveux de ma tête, et le valet lutin me donnait une douzaine de coups de bâton pour chacun. Puis quand ça été fini, ils sont rentrés dans l'étable; ils ont attaché le cheval et m'ont jeté dans mon lit, où je me suis trouvé tout en sueur. Quand ils ont été partis, je me suis levé pour étriller le bidet, que vous m'avez dit, notre maître, de l'atteler de bonne heure pour aller chercher des briques. Le bidet a renâclé, la pauvre bête; quand je me suis approché de lui pour le toucher, il est devenu tout en feu. Voilà pourquoi j'avons pas été chercher les briques, et pourquoi j'voulons plus coucher dans l'écurie ni ailleurs.

GUILLAUME.

Si je ne te connaissais pas pour un honnête garçon, Georges, je croirais que tu es un im-

posteur, tant ce que tu nous dis là est incroyable ; calme-toi, mon ami, et retourne à ta besogne.

LELIÈVRE.

Si tu as peur, Georges, je vais t'accompagner ; je parlerai pour toi à M. Losophe.

GEORGES.

C'est pour sûr lui qui m'a-t-envoyé ce lutin, d'autant que son chien m'a pris mon fricot que j'avais posé sur le coffre à avoine ; je lui ai envoyé un manche à balai dans les jambes ; il s'est en allé en me regardant d'un air qui annonçait rien de bon ; mais la maudite bête aurait ben dû dire aussi à son maître que je l'avions pas t'attrapée.

LELIÈVRE.

Viens, mon garçon, viens, je te protégerai.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

BERTRAND ET GUILLAUME.

BERTRAND.

Eh bien, voisin Guillaume !

GUILLAUME.

J'avoue que tout ceci est bien étrange, que ça me passe et que je n'y conçois rien.

BERTRAND.

Il faut convenir qu'il y a des hommes qui ont un bien grand savoir.

GUILLAUME.

J'ai écrit à notre maire, M. Dufresne, pour l'informer de tout ce qui se passe ici, et je n'ose pas me prononcer avant de m'être éclairé de ses conseils. Dieu me préserve de porter un faux jugement; mais je n'ai pas une bonne opinion de M. Losophe.

BERTRAND.

Je vous l'ai déjà dit, mon voisin, vous le connaissez mal. Écoutez un trait de lui qui vous apprendra à le juger. Je ne parlerai pas du désintéressement avec lequel il a guéri de la maladie qui ravageait notre bétail, les animaux des villageois peu riches; c'est un fait connu de tout le monde, vous-même vous lui avez témoigné votre satisfaction; il s'est fait payer par les riches, et il a eu raison : toute peine mérite salaire; mais c'est d'un fait qui m'est personnel que je veux parler. Lorsque j'ai fait mon dernier paiement à M. Dulac, il me manquait 35 francs pour l'achever; j'étais sorti de chez moi pour venir vous demander cette somme...

GUILLAUME, *l'interrompant.*

Vous m'auriez trouvé disposé à vous rendre ce service.

BERTRAND.

Je n'en doute pas, et je vous en sais bon gré, mais j'ai trouvé en route M. Losophe et je lui ai conté mon embarras. Ce n'est que cela, me dit-il, conduisez-moi chez vous. Arrivés à la maison, il me dit : « De combien de pièces de cinq francs se compose votre paiement? — De cent, lui dis-je, et il m'en manque sept. — Prenez les quatre-vingt-treize que vous avez, et suivez-moi. » Nous avons été ensemble dans son jardin ; il fit un trou en terre, traça des figures, prononça des paroles mystérieuses, et, au bout de deux heures, nous avons ouvert la fosse et les cent pièces s'y trouvaient. Je voulus en vain le presser d'en accepter une ou deux, il se montra tout à fait désintéressé et me dit qu'il était heureux d'avoir trouvé l'occasion de m'être agréable.

GUILLAUME.

Pour moi, j'avoue qu'il me répugnerait de me servir d'argent gagné par un pareil moyen.

BERTRAND.

Soyez convaincu, mon voisin, que si j'avais pensé qu'il y avait dans ce qu'a fait M. Losophe quelque chose de contraire à la probité la

plus scrupuleuse, j'aurais fait comme vous. J'aurais refusé les pièces de monnaie que M. Losophe a fait naître par le pouvoir que ses vastes connaissances lui ont donné : mais le procédé que M. Losophe emploie pour multiplier les pièces de monnaie me paraît si loyal, que je suis sur le point d'y avoir recours une seconde fois. La ferme que je fais valoir est en vente pour cinquante mille francs, j'ai quelques économies qui, jointes à ce que des amis m'ont prêté, représentent quarante mille francs que j'ai réalisés en pièces d'or; il me faut encore cinq mille francs, et avec ces quarante-cinq mille francs M. Losophe fera cinquante mille francs; et comme il a consulté les astres pour cela, il m'a dit ce matin que les aspects étaient favorables, et aujourd'hui il m'attend pour faire son opération. Et c'est sur vous, mon bon voisin, que j'ai compté pour compléter les cinq mille francs qui me manquent.

GUILLAUME.

Lorsque j'ai eu recours à vous, mon ami Bertrand, vous m'avez toujours rendu service. Je n'ai pas chez moi la somme qu'il vous faut, mais je la trouverai, et dans une heure je vous la porterai; cependant je crains que vous ne soyez la dupe de quelque fourberie.

BERTRAND.

Je vous remercie; je suis obligé de vous

quitter, j'ai quelques dispositions à faire. Adieu.

GUILLAUME, *lui serrant la main.*

Adieu. Dans une heure je serai chez vous.

SCÈNE V.

SABORD, GUILLAUME.

SABORD, *saluant militairement.*

Bonjour, M. Guillaume, excusez-moi si je vous dérange; mais j'ai rencontré Georges qui m'a dit qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire chez vous. Je viens m'en informer. C'est peut-être quelque tour de la façon de M. Losophe. Cet homme là ne me revient pas; il a l'air si fier de sa science, que c'est à peine s'il rend le salut à un vieux troupier qui a vu sur sa poitrine ce que M. Losophe n'aura jamais sur la sienne. Corbleu! j'ai depuis longtemps envie de lui frotter les oreilles à ce sorcier là. J'en ai déjà étrillé un étant au régiment, et le diable ne s'est pas mêlé de son affaire; et si ce Losophe s'est attaqué à vous, je serai bien content, mille bombes! d'avoir occasion de lui parler un peu de près. C'est que, voyez-vous, M. Guillaume, je vous estime, et je suis un homme qui n'a pas reculé

devant les Prussiens, que j'ai souvent vus de près.

GUILLAUME, *souriant.*

Vous aurez donc toujours mauvaise tête et bon cœur, vieux père Sabord. Je ne pense pas avoir à me plaindre de M. Losophe, et il ne faut pas ajouter foi aux paroles de Georges. La frayeur lui aura tourné la tête à ce brave garçon.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *courant à toutes jambes.*

Une nouvelle, M. Guillaume : M. Eusèbe vient d'arriver de son collége. C'est un beau jeune homme, ma foi, et qu'est pas fier s'tilà, il m'a ben reconnu ! François, qu'il m'a dit, parce que v'là quatre ans que je suis parti du pays, tu n'veux pas me reconnaître ! as-tu donc oublié que nous avons été à l'école ensemble ; que nous avons fait notre première communion aussi ensemble, et que je t'ai gagné des billes à la poucette ? veux-tu ta revanche ? Et qu'il m'a demandé encore des nouvelles de tout le monde, et qu'il a dit à son ami qu'est avec lui : Hippolyte, je te mènerai

chez une vieille connaissance, le père Sabord qui....

SABORD.

Oh! il ne m'a pas oublié. C'est mon élève celui-là. C'est un brave garçon, et sur lequel le pays pourra compter un jour.

GUILLAUME.

Je vais au-devant de lui.

FRANÇOIS.

Il est chez vous qui vous attend. (*Guillaume sort.*)

SCÈNE VII.

SABORD, FRANÇOIS.

SABORD.

Mille bombes! que j'aurai de plaisir à le voir, ce jeune homme là! Je l'ai vu pas plus haut que ça; est-il bien grandi, François?

FRANÇOIS.

J'ai deux ans de plus que lui, mais il est ben aussi haut que moi.

SABORD.

Comme je l'ai fait sauter sur mes genoux, A peine il commençait à jaser, quand il passait avec sa nourrice, il m'appelait: Père Sabord!

Je lui avais appris à jurer comme un vrai grenadier. Dire qu'à sept ans il fesait l'exercice mieux qu'un conscrit de six mois; il faisait partir un fusil sans sourciller, et promettait beaucoup celui-là. Tu dis qu'il n'est pas fier? Mille-z'yeux! ce doit être un garçon bien élevé; je brûle de le voir. Je vais chez M. Guillaume; viens-tu, François?

FRANÇOIS.

Je n'ose pas.

SABORD.

Faut que j'aille l'embrasser ce jeune homme; je l'aime comme mon fils, c'est mon élève.

SCÈNE VIII.

FRANÇOIS, NICOLAS, *qui passe.*

FRANÇOIS.

Eh! Nicolas, M. Eusèbe Dufresne est arrivé, je l'ai vu, il m'a parlé de toi; il n'est pas fier, va.

NICOLAS.

Oussequ'il est? je serait'y aise de le voir! J'avons-t-y fait l'exercice souvent ensemble avec le père Sabord; morgué! qu'il était adroit! t'en rappelles-tu? même qu'il nous avait donné à toi et à moi un joli petit fusil

rouge, et que ta sœur Jeannette avait un sabre de bois. Le père Sabord nous commandait l'exercice; il avait alors un chien qui se tenait sur ses pattes de derrière, et quand il disait...: *Alignement!* le chien se mettait dans le rang: *Par le flanc gauche! en avant, marche!* nous défilions tous les cinq, le chien en tête sur ses deux pattes; il riait, ce père Sabord..... Tiens, tiens, voici M. Losophe.

(*Ils se taisent pendant la scène suivante. Les villageois arrivent les uns après les autres, et se rangent sur le théâtre.*)

SCÈNE IX.

LOSOPHE, *gravement, un livre ouvert dans lequel il fait semblant de lire, jetant les yeux à droite et à gauche sur les villageois.*

LELIÈVRE, *entre sur la scène en même temps et aborde Losophe en lui faisant un grand salut.*

LELIÈVRE.

Salut, M. Losophe; j' suis peut-être importun, mais c'est toujours avec un grand honneur que j'prends la liberté....

LOSOPHE, *d'un air suffisant.*

Bien, bien, mon ami. S'agit-il d'un nouveau service que je puisse vous rendre?

LELIÈVRE.

Non, M. Losophe ; mais je resterai toujours imbu de la reconnaissance du service immense que votre grand savoir et vos vastes sciences.....

LOSOPHE.

Si j'ai des connaissances supérieures au commun des hommes, je les dois à mes grands travaux et à mes profondes études. Toutes les sciences me sont connues, j'ai pénétré dans tous les secrets de la nature. Je sais lire dans le livre du destin, je sais ce qui s'est passé dans les temps anciens ; mes rapports avec les intelligences supérieures m'avertissent de tout ce qui se fait dans les lointains pays, et j'ai soulevé le voile qui couvre l'avenir. Je connais l'essence et la vertu des minéraux ; je sais comment la perle se forme dans le sein des mers ; je connais les propriétés de toutes les plantes. Je lis dans les astres les destinées humaines ; je puis assigner à chaque planète la route qu'elle doit suivre. Je sais faire former les métaux dans le sein de la terre ; je connais les trésors cachés et sais découvrir les sources. Mais les hommes de ce siècle et de ce pays ne savent pas apprécier le savoir et le vrai mérite, et je repartirai pour aller à la cour du roi des Grandes-Indes, qui veut me faire son premier ministre.

GERVAIS.

Que deviendrons-nous si vous nous quittez, M. Losophe? Qui nous délivrera des visions terribles qui ont fait évanouir de frayeur les femmes du village? Et le fantôme de M. Saint-Clair qui vient tous les soirs; grand Dieu! que c'est effrayant! Conjurez-le au plus vite avant de nous quitter.

LOSOPHE.

Je n'ai pas refusé mon ministère à madame de Saint-Clair; mais cette dame doit bien savoir que la science coûte à acquérir, et que je suis obligé de satisfaire aux exigences des êtres surnaturels qui m'obéissent. J'offre mes services gratuitement aux malheureux; mais les gens riches doivent les payer.

JULIEN, *humblement, chapeau bas, et dans un accoutrement annonçant la misère.*

Monsieur de Losophe, j'ai six enfants à nourrir et ma femme est infirme, j'ai un rhumatisme qui m'empêche de gagner ma journée. Pourriez-vous m'indiquer un moyen de m'en guérir? C'est un mauvais locataire que je voudrais bien chasser.

LOSOPHE.

Donne-moi trois francs et je te répondrai.

JULIEN

Mais je ne les ai pas, et si vous vouliez avoir la compassion de.....

LOSOPHE.

Allons, mon ami, laisse-moi, il faut que je réponde aux consultations des autres personnes qui m'entourent : les trésors de ma science doivent être distribués à tout le monde.

CHARLOT.

J'ai bien soupçon que quelqu'un me vole du blé. Ne pourriez-vous pas, M. Losophe, me faire découvrir le voleur ?

LOSOPHE.

Très certainement. Donne-moi trois pièces de cinq francs, et je te dirai ce qu'il faut faire. (*Charlot tire de l'argent de sa bourse et le donne. Losophe tire un papier ployé de sa poche et le présente à Charlot.*) Mets ce papier, sans le déployer, sous le chevet de ton lit, et tu verras, en dormant, ton voleur.

BERNARD.

Un lutin vient toutes les nuits faire tapage à ma porte et bouleverser mon jardin.

LOSOPHE.

Si tu as trente francs je t'en débarrasserai. (*Bernard donne de l'argent. Losophe écrit quelques mots bizarres.*) Attache ce papier sur ta porte et prononce trois fois ces mots, il ne reviendra plus.

BERNARD.

Je ne puis pas les lire.

LOSOPHE.

Tu reviendras me trouver, je te les apprendrai.

JÉRÔME.

Quand le feu a pris chez moi, il s'est brûlé des papiers qui me font bien besoin; je paierais bien cher celui qui me les ferait retrouver.

LELIÈVRE.

Vous demandez l'impossible, l'ami Jérôme, la science humaine ne peut aller jusque là.

LOSOPHE, *d'un air capable.*

Impossible, M. Lelièvre, c'est un mot que je ne connais pas. Savez-vous le proverbe : « Il n'est rien d'impossible à Dieu, » et à moi. Jérôme, il vous en coûtera cent francs pour retrouver vos papiers brûlés.

JÉRÔME.

Je tiens le marché, M. Losophe, mais je n'avons pas toute cette somme sur moi.

LOSOPHE.

J'accepterai votre billet, maître Jérôme, si vous le faites à courte échéance.

JÉRÔME.

D'aujourd'hui en dix jours, M. Losophe, si vous voulez avoir cette bonté.

LOSOPHE *lui présente son carnet; Jérôme écrit et Losophe lit ensuite à haute voix.*

« Je paierai à M. Losophe, ou à son ordre, le

douze du présent mois, la somme de cent francs valeur reçue comptant. Signé Jérôme. » On vous a dit, maître Jérôme, qu'il était impossible de faire retrouver les papiers brûlés ; pour confondre les incrédules, je consentirai à vous donner une preuve de ma puissance ; prenez votre billet et brûlez-le. (*Jérôme hésite.*) Qu'on apporte du feu. (*Un enfant apporte de la lumière.*) Brûlez ce papier, M. Jérôme. (*Jérôme l'approche de la flamme et le billet brûle.*) Je vous ferai retrouver vos papiers dans un mois, aussi vrai qu'il est certain que le billet brûlé est venu dans mon portefeuille. (*Il lui montre un papier écrit.*) Est-ce là votre écriture? est-ce là votre seing?

JÉRÔME, *d'un air étonné et effrayé.*

Vous êtes plus qu'un homme, vous êtes une divinité!

LOSOPHE.

Un homme comme moi s'abaisse en répandant les bienfaits de sa science sur la place publique; ceux qui auront à me consulter me trouveront chez moi. (***Il se retire du milieu des paysans ébahis, qui ôtent leurs chapeaux quand il passe devant eux.***)

SCÈNE X.

LES PAYSANS RESTENT. FRANÇOIS ET NICOLAS *s'approchant de Julien.*

NICOLAS.

Avez-vous vu ce M. Losophe, qui distribue gratis aux malheureux les trésors de sa science, et qui n'a pas voulu guérir le père Julien? En v'là d'la charité!

FRANÇOIS.

Et pourtant cela ne lui coûtait rien, il n'avait rien à lui donner, il n'avait qu'une parole à dire; il lui faut absolument trois francs. Tenez, père Julien, j'ai quarante sous, je vous les offre.

NICOLAS.

Moi, j'n'en avons que vingt, fesez-moi le plaisir de les accepter.

JULIEN.

Merci, mes amis, Dieu vous le rende; je vais trouver M. Losophe.

SCÈNE XI.

EUSÈBE, HIPPOLYTE, GUILLAUME, BERTRAND, SABORD, *arrivent.*

EUSÈBE, *arrêtant Julien.*

Restez là, mon ami, n'allez pas porter votre argent à cet homme, il ne peut pas vous guérir; c'est un fourbe. Joignez ceci à ce que vous ont donné mes deux camarades. (*Eusèbe et Hippolyte donnent de l'argent à Julien, leur exemple est suivi par Guillaume et Bertrand.*) (*S'adressant à tout le monde*). Ce M. Losophe est un adroit fripon qui vous effraie pour vous voler.

GUILLAUME, *à un enfant du village.*

Va chercher Georges, et qu'il entende ce que ces Messieurs vont dire. (*L'enfant part en courant.*)

EUSÈBE.

Tous les prodiges qui vous épouvantent, tous ces fantômes, c'est Losophe qui les produit, non pas par une science surnaturelle, comme il veut le faire croire, mais par des moyens bien simples que je vais vous expliquer.

(*L'enfant, revenant en courant, se heurte*

contre une pierre et fait ainsi une peur extraordinaire à tous, excepté à Eusèbe.)

L'ENFANT.

M. Guillaume (*dit-il en entrant, et d'une voix assez forte*), quand j'ai appelé Georges, il s'est sauvé à travers les champs, comme si le lutin le poursuivait.

GUILLAUME.

Je crains que la frayeur ne fasse perdre la tête à ce pauvre garçon, et ce serait malheureux, car c'est un bon serviteur, qui a un bon cœur, et qui nourrit avec ses économies sa vieille mère.

SCÈNE XII

LES MÊMES, GEORGES, *accourant sans chapeau, les habits en désordre, l'air effrayé.*

M. Guillaume, M. Eusèbe, sauvez-moi! nous sommes tous perdus! c'est la fin du monde! jamais pareille chose ne s'est vue!...

GUILLAUME.

Calme-toi, mon ami, prends courage, que t'est-il arrivé? Parle sans émotion, tu n'as rien à craindre ici.

GEORGES.

Ah! votre âne, M. Guillaume.

GUILLAUME.

Après?

GEORGES.

J'étions en train de le brider, il a ouvert la bouche!

GUILLAUME.

Il le fallait bien, puisque tu le bridais.

GEORGES.

Il m'a regardé d'un air... qui n'était pas dans son habitude.

GUILLAUME, *avec douceur*.

Achève donc?

GEORGE, *d'un air abattu*.

Il m'a parlé...

GUILLAUME.

Il t'a parlé?

GEORGES.

Oui, monsieur, il m'a parlé... Il a parlé comme je vous parle.

GUILLAUME.

Et que t'a-t-il dit?

GEORGES.

Il m'a dit: (*criant très fort*) Georges!... J'ons eu si peur, que j'men suis en allé, et je l'avons laissé parler tout seul.

L'ENFANT.

Mais tu perds la tête, c'est moi que M. Guillaume a envoyé t'appeler, et quand je t'ai vu, j'ai crié : Georges!... Reconnais-tu ma voix?

GEORGES.

C'est donc toi que j'ai pris pour un âne?

L'ENFANT, *d'un air choqué.*

Ane, âne toi-même. (*Il rentre dans le groupe.*)

GUILLAUME.

M. Eusèbe, vous avez témoigné le désir de dîner à l'ombre de cet arbre, persistez-vous dans votre intention?

EUSÈBE.

Oui, M. Guillaume, nous serons beaucoup mieux ici, je vous serai même fort obligé de vouloir bien faire apporter une table; nous en aurons besoin pour l'accomplissement de nos projets. Et toi, père Sabord, mon ancien maître, tiens-toi prêt pour ton rôle, et ne va pas avoir peur comme tu l'as eu tout à l'heure, à l'arrivée de cet enfant.

SABORD.

Je vais m'apprêter. (*Il sort.*)

(*On apporte une table que l'on couvre d'une nappe tombant jusqu'à terre. Cette table est près des coulisses, et disposée de telle sorte que Sabord puisse se glisser dessous sans être vu des spectateurs. Pendant qu'on fait tous ces apprêts, Eusèbe parle.*)

EUSÈBE.

Je vais vous guérir de toutes vos frayeurs; écoutez-moi bien, mes bons amis. Georges, toi

qui es le plus effrayé, les lutins que tu as vus, qui t'ont donné tant de douzaines de coups de bâton, qui ont emporté un cheval par le trou de la serrure, et l'ont fait galoper sur les toits et dans les nuages, tout cela, mon ami, était un rêve de ton imagination troublée, et la preuve, c'est que tu t'es trouvé dans ton lit en te réveillant, et qu'il ne te restait pas une seule trace des coups que tu croyais avoir reçus.

GEORGES.

Pour cela, je ne dis pas; mais j'étions, pardine, bien éveillé quand j'ons étrillé le bidet, qu'est devenu tout étincelant.

EUSÈBE.

Oh! ceci c'est autre chose; as-tu remarqué que les chats deviennent brillants dans l'obscurité, quand on les caresse en rebroussant leur poil?

GEORGES

Je savons ça.

EUSÈBE.

Eh bien, tu sauras que la même chose se voit souvent sur les chevaux; bien plus, on voit leurs crins crispés, comme si on eût défait une natte très serrée; et les imaginations effrayées ont dit que c'était un *lutin* qui les tressait. Père Lelièvre, quand votre fusil ratait, c'est que la pierre était mauvaise ou la poudre humide; quand vos poules pon-

daient des œufs qui n'avaient que la coquille, c'est que l'on avait volé vos œufs, et que l'on mettait à la place des œufs que l'on avait vidés en les perçant par les deux bouts, et en rebouchant les trous avec de la colle de poisson. Quelques personnes font cette opération si adroitement, qu'on ne voit pas le trou par où l'œuf a été vidé. Il en est de même de vos légumes retournés, de votre cocarde déplacée, tout cela est l'œuvre de M. Losophe. Il a volé vos écus et leur a substitué des boutons de guêtres. J'espère que nous allons en acquérir tout à l'heure la preuve.

LELIÈVRE.

Mille bombes! il se serait permis d'attacher au bonnet de ma femme la cocarde qui a harangué le grand homme et fait fuir les Prussiens! Car il faut que vous sachiez que...

GUILLAUME.

Oh! vous nous conterez cela une autre fois, père Lelièvre.

EUSÈBE.

Les flammes qui vous ont si grandement effrayé, sont produites par des gaz qui se dégagent des marais et qui brûlent au contact de l'air; c'est souvent de l'hydrogène phosphoré, et la prairie basse est un lieu marécageux. Vos cheveux ont blanchi tout à coup; mais ceci arrive souvent aux personnes qui éprouvent une grande frayeur.

Si Losophe a guéri la maladie qui a fait mourir tant d'animaux, c'est une chose bien simple; j'ai acquis la certitude que c'est lui qui leur avait donné cette maladie, en mettant dans leur mangeoire une poudre dont je ne veux pas apprendre le nom aux malveillants qui l'ignorent; il lui était, par conséquent, facile de faire cesser le mal qu'il avait fait; dans tout ceci, Losophe a joué le rôle d'un scélérat et d'un fripon.

S'il vous a fait trouver, M. Bertrand, sept pièces de monnaie de plus que celles qu'il avait enterrées, c'est un piège tendu à votre crédulité, piége dans lequel vous êtes tombé, en lui confiant 45,000 francs que j'ai espoir de vous faire retrouver. Il a brûlé un papier écrit devant vous, puis il l'a fait retrouver dans son portefeuille; c'est presque de l'escamotage. Au surplus, voici comment il s'y est pris : il avait mis entre deux feuilles de papier blanc, une feuille de papier noircie avec du noir d'ivoire délayé dans l'huile, la feuille étant sèche, pouvait être placée sous le blanc, sans le salir, et si l'on écrit avec un crayon sur la feuille blanche, la feuille noire laisse une empreinte à la feuille qui est sous elle, partout où le crayon a passé. — Mais le fantôme, direz-vous? Écoutez ce que va vous dire mon ami à cet égard.

HIPPOLYTE.

J'ai observé que la maison de Losophe est

en face des fenêtres de madame de Saint-Clair, et le fantôme qui vous effrayait tant, n'est autre chose que la projection sur le mur d'une peinture sur verre représentant M. de Saint-Clair. Voici, mes amis, un fait historique qui vous paraîtra aussi surprenant. Le père Charles, jésuite, raconte qu'en plein jour, à Besançon, on vit un homme de taille surnaturelle qui se promenait dans les nues, une épée menaçante à la main. Le peuple était en larmes et courait aux églises, en fesant des signes de croix, afin de conjurer le malheur que lui annonçait la présence miraculeuse de ce fantôme aérien. Un sage ecclésiastique se rendit alors sur la place publique, et appelant autour de lui la foule éplorée, qui s'abandonnait aux exagérations de la peur, il lui prouva clairement que le terrible spectre n'était que l'ombre réfléchie d'un saint placé à la cime d'un clocher. Il n'y a, mes amis, ni spectres ni fantômes, et il faut être imbécile ou superstitieux, et même l'un et l'autre à la fois, pour y croire. Toutes ces apparitions, auxquelles on suppose une cause mystérieuse et extraordinaire, n'ont rien que de très simple et de très naturel. Si les guerriers de la Calédonie ont vu des spectres errer dans les brouillards épais du Légo, si les paysans de l'Armorique ont rencontré des fantômes dans les vapeurs noires dont l'air est quelquefois chargé pendant le jour, ou dans les brumes obscures qui s'élè-

vent le soir autour des marais, c'est que les Calédoniens et les Armoricains ignorants n'ont pas su reconnaître leurs propres images réfléchies dans les eaux raréfiées, comme elles se réfléchissent dans les autres eaux.

FRANÇOIS.

Voici M. Losophe qui passe là bas, la poussée me prends; je parie qu'il connaît tout ce que nous venons de dire.

GUILLAUME.

Va lui dire que je veux lui parler... (*François semble avoir peur.*) Marche donc, et ne crains rien.

EUSÈBE *regarde sous la table et dit :*

Le père Sabord est à son poste.

(*Celui qui joue le rôle du père Sabord, s'affuble, en se mettant sous la table, de la manière la plus bizarre. Le costume qu'il prend peut varier d'une infinité de manières, mais il doit représenter le diable.*)

HIPPOLYTE.

Losophe vous a effrayés, vous allez être vengés; c'est lui qui va avoir peur devant tout le monde. Vous êtes prévenus; que ce que vous verrez ne vous épouvante donc pas.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LOSOPHE.

LOSOPHE, *d'un air suffisant.*

Qui me demande par ici?

EUSÈBE.

Moi, monsieur; on m'a parlé de vous, ce qui m'a donné un vif désir de vous connaître, et vous voyant passer, je vous ai fait appeler.

LOSOPHE.

La réputation que mes vastes connaissances m'ont acquise, fait que tout le monde manifeste le même désir. Je commande à toute la nature; les éléments tremblent à ma voix, les vents sont mes courriers.

EUSÈBE.

Je vous dirai, monsieur, que je ne crois qu'à ce que je vois, et je vous regarderai comme un fripon, si vous ne nous donnez pas ici, maintenant même, une preuve de votre pouvoir.

LOSOPHE.

Imprudent jeune homme, je pourrais vous faire repentir de votre témérité; les esprits de l'air et de la terre m'obéissent; j'élève ma voix vers les nuées, et les orages s'amoncèlent sur ma tête; la foudre tombe à mon commande-

ment; il suffit d'un mot et d'un geste, et vous serez foudroyé.

EUSÈBE.

J'attends l'effet de vos menaces.

LOSOPHE, *soulevant les épaules d'un air de mépris, et cherchant à s'en aller.*

J'ai pitié de votre jeunesse.

EUSÈBE, *le retenant.*

Il ne s'agit pas ici de pitié, mais d'un défi que je vous porte : vous commandez aux esprits surnaturels, je leur commande aussi : voyons qui de nous deux aura plus de puissance; c'est une guerre à mort. Je vais évoquer un esprit qui vous étranglera sur la place; êtes-vous en mesure; faites de votre côté votre évocation.

LOSOPHE.

J'expérimente chez moi, dans mon cabinet.

EUSÈBE.

Ces expériences là sont bonnes pour les niais; c'est devant tout le monde que je vous porte un défi, et c'est devant tout le monde, ici et sur l'heure, que votre puissance et la mienne vont être mises à l'épreuve.

LOSOPHE.

Les hommes supérieurs ne s'attaquent pas ainsi.

EUSÈBE.

Je ne suis pas un homme supérieur, et je n'ai rien de commun avec vous, qui êtes un fripon. Faites sur le champ votre évocation, ou je fais la mienne, et nous verrons.

LOSOPHE *effrayé, mais dissimulant.*

Voyons ce que vous pouvez faire.

EUSÈBE, *élevant la voix d'un air grave.*

Esprit infernal qui m'écoutes, obéis à mon commandement, et viens étrangler ce fripon. *Parais:*

(Au même instant, Sabord, habillé en diable renverse la table et saute au cou de Losophe effrayé. Le groupe de villageois est légèrement troublé.)

GUILLAUME, *bas à Sabord.*

Ne l'étrangle pas.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LELIÈVRE.

LELIÈVRE, *portant des paquets.*

Voici les objets provenant de la perquisition faite chez Losophe : 1° 45,000 francs dans un coffre : il ne les avait pas enterrés, le coquin;

2° divers ustensiles dont on ne connaît pas l'usage.

HIPPOLYTE, *s'approchant.*

Mais c'est une lanterne magique. Voici le verre sur lequel est peint le fantôme. (*Il le fait passer sur le théâtre, et tous les villageois l'examinent.*)

EUSÈBE.

Il est évident que Losophe devait se sauver avec l'argent volé ; car il avait dit à M. Bertrand que son argent devait rester en terre dix jours ; il s'était fait faire un billet payable à cinq jours. (*Montrant Losophe effrayé, que Sabord tient toujours.*) Voilà celui qui vous en imposait.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GUILLAUME, M. DUFRESNE.

M. DUFRESNE.

Je viens d'apprendre, mes amis, ce qui s'est passé dans le village ; je suis heureux que mon fils ait contribué à vous désabuser. Voilà quels sont les avantages de l'éducation ; les enfants se rient des contes ridicules qui fesaient trembler nos grands-pères. Pour que désormais vous ne soyez plus la dupe des fripons, je ferai répandre dans ce pays les lu-

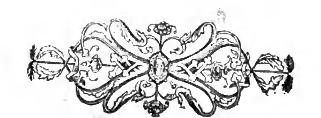
mières de l'instruction ; je fonderai à mes frais dans la commune une bonne école primaire, où vos enfants apprendront ce qui est nécessaire aux usages de la vie ; ils y puiseront des leçons de religion et de morale ; c'est le seul moyen de leur faire aimer la vertu et détester le vice. Secondez-moi surtout dans mes desseins, et faites tous vos efforts pour envoyer vos enfants à l'école ; nous y gagnerons tous.

(*Tous les villageois.*)

Vive M. le maire !

M. DUFRESNE.

Quant à vous, insigne fripon, sachez que les tribunaux punissent sévèrement ceux qui, comme vous, abusent de l'ignorance des populations pour escroquer aux gens laborieux l'argent qu'ils gagnent à la sueur de leur front. Je veux bien ne pas sévir contre vous ; mais quittez ce pays sur le champ, et n'y reparaissez plus. Lâche-le, Sabord, et qu'il s'en aille. (*Losophe cherche à s'évader, de tous côtés les enfants lui barrent le passage et le suivent en le huant.*)



UNE

DISTRIBUTION DE PRIX.

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES

CHARLES, 13 ans.
JULIEN, 12 ans.
ÉMILE, 11 ans.
EUGÈNE, 11 ans.
CÉLESTIN, 7 ans.
ALPHONSE, 6 ans.
ERNEST, 12 ans.
LOUIS, 9 ans.

UNE
DISTRIBUTION DE PRIX.

La scène se passe quelque temps avant la distribution des prix.

Charles, Julien, Émile, occupés de la cérémonie qui va avoir lieu, établissent entre eux le dialogue suivant.

CHARLES, *en s'approchant de la table où sont disposés les prix et les couronnes.*

Allons, voilà qui est bien! on peut venir maintenant, tout est prêt; ici les couronnes et là les prix. (*Il se frotte les mains en signe de satisfaction.*)

JULIEN, *s'approchant.*

Parbleu, te voilà bien! parce que tu as un prix, tu fais ton embarras.

CHARLES.

Fi donc! moi me vanter, tu ne me connais guère; et d'ailleurs, ai-je des prix?

JULIEN.

Dame, on le dit.

ÉMILE.

Certainement, on le dit.

CHARLES.

Détrompez-vous, mes amis, nul ne le sait mieux que moi. Je me reproche trop bien, je vous assure, cette maudite nonchalance qui me rend aujourd'hui très honteux. Ah! (*il soupire*) quel bonheur pour ceux dont les travaux vont être récompensés... Ici, sur ces fauteuils, M. le Maire, M. le Curé, notre bon Maître..... plus loin, nos parents. Oh! pourquoi faut-il....

JULIEN.

Écoute, Charles, ce n'était point une taquinerie. Mais que tu aies un prix ou que tu n'en aies pas, ce n'est pas notre affaire; le positif, c'est que la cérémonie sera fort belle, et que, pour mon compte, je me réjouirais fort d'être couronné.

ÉMILE.

Je le crois bien. Charles fait le modeste, mes amis, il a eu de bonnes places dans l'année: en orthographe, en géographie, en histoire. (*L'interrompant.*) Tiens, j'aperçois Eugène, appelons-le; on prétend qu'il sait tout.

TOUS.

Eugène! Eugène!

EUGÈNE.

J'interrogeais Célestin pour savoir s'il avait fait sa composition d'histoire; il me disait que, s'il n'a pas de prix, sa maman sera désolée.

CHARLES, *avec un gros soupir.*

Et la mienne!

ÉMILE.

Allons, mes bons amis, attendons le moment solennel, et puisque vous vous inquiétez, employons mieux ces derniers instants; que chacun de nous se confesse : voyons, avons-nous convenablement profité des leçons qui nous ont été données?

CHARLES, *d'un air contrit.*

Je dois l'avouer, j'ai bien des négligences à me reprocher; car nous avons vu l'histoire ancienne presque tout entière, et c'est à peine s'il me serait possible de répondre aux questions principales.

ÉMILE.

L'ingratitude du peuple de Dieu ne saurait me sortir de la mémoire. Je me suis appliqué à en étudier les principaux passages avec attention, afin de pouvoir prouver à ceux qui n'aiment pas Dieu, que ce divin Créateur est inépuisable de patience et de bonté.

EUGÈNE.

L'histoire de France me plaît bien davantage. Il me semble voir Pharamond élevé sur

le pavois, le sacre de Clovis, l'avénement de Pépin, qui de maire du palais devint roi de France.

JULIEN.

L'histoire de notre pays m'intéresse vivement aussi; cependant si j'étais condamné à n'en apprendre qu'une, je choisirais celle du peuple de Dieu. Il n'en est pas de cette dernière comme de toutes les autres, qui ne renferment que des traits profanes, et dont l'exactitude n'est pas toujours prouvée; tandis que l'histoire de la religion est l'histoire de Dieu même, de sa puissance, de son amour pour nous. L'histoire de France ou d'Égypte, par exemple, ne nous dit pas ce que nous sommes, ni ce que nous deviendrons. L'histoire sainte, au contraire, est nette et précise; elle n'admet aucune erreur, et va droit au but.

ÉMILE.

Cela me rappelle ce que nous disait notre maître en cette occasion : elle commence dans le ciel et retourne dans le ciel.

EUGÈNE.

Saurais-tu bien nous rappeler les différentes époques de l'histoire sainte?

ÉMILE.

Pourquoi pas? Je puis même la rappeler tout entière par le seul titre des épisodes qui la composent.

CHARLES.

Voyons, monsieur l'érudit, cite-nous d'abord la création.

ÉMILE.

La faute de nos premiers parents; Caïn, Abel; le déluge; la tour de Babel; Noé, la dispersion de ses enfants; Abraham, Isaac.

EUGÈNE.

Pour les titres, fort bien; mais le reste.

ÉMILE.

Le reste aussi bien, mes amis. Choisissez l'épisode que vous voudrez : l'histoire de Moïse; les Israélites dans le désert; le combat de David contre Goliath.

TOUS.

Eh bien, soit! le combat de David contre Goliath.

ÉMILE.

La Providence, qui se plaisait à le combler de ses dons à cause de son cœur pur, lui réservait une occasion de mériter l'amour et la reconnaissance des Israélites. Dans une guerre contre les Philistins, un homme de taille gigantesque, nommé Goliath, vint aux avant-postes de l'armée de David, et défia les plus fameux guerriers au combat. Ce terrible homme inspirait un tel effroi, que chacun tremblait, et nul ne songeait à la victoire. D'ailleurs, l'armée ennemie comptait plusieurs hommes pareils; au milieu de la stupeur gé-

nérale, quand le Philistin, tout fier de sa bravade, se livrait à l'orgueil dont il était plein, il vit tout à coup s'avancer vers lui un jeune homme, faible, délicat, que sa petite taille fesait singulièrement contraster avec un homme tel que Goliath.

Le géant se prit à rire de pitié, en entendant ce jeune homme qui venait lui annoncer que le combat était accepté.

Dans le camp de Saül, on se moqua de la prétention de David : on l'appela orgueilleux, parce qu'on supposait qu'il n'avait en vue que d'avoir en mariage la fille du roi, promise au vainqueur.

Cependant on lui remit les armes du roi; mais comme il les trouvait trop pesantes, il se contenta d'une fronde. Goliath, le voyant s'avancer, lui demanda s'il le prenait pour un chien, en venant pour le combattre avec des pierres et un bâton. David lui répondit qu'il était armé de la puissance du Seigneur, et en même temps il courut contre le géant, lui lança une pierre et le tua.

A cette vue, les Philistins se sauvèrent, poursuivis par les Israélites, qui en tuèrent beaucoup; on chanta la gloire de David; Saül le combla d'amitiés, mais il ne tarda pas à en devenir jaloux; il alla même jusqu'à vouloir le tuer. Mais l'année suivante, Saül reçut l'ordre d'évoquer l'ombre de Samuel; en effet, l'ombre de Samuel parut, et annonça que le royaume

lui serait retiré, parce qu'il avait désobéi à Dieu. Saül, effrayé, resta longtemps prosterné contre terre; toutefois il se leva, et partit pour le combat, où il fut tué.

TOUS.

A merveille! très bien!

CÉLESTIN.

Vous avez tous parlé, et moi je n'ai rien dit.

ÉMILE.

Et que nous dirais-tu bien?

CÉLESTIN.

Mais que la géographie est une science fort intéressante, et ce que j'en ai appris me donne envie d'en savoir bien davantage : par elle on connaît la situation des divers pays.

JULIEN.

Voilà qui est nouveau! et c'est pour dire cette naïveté que tu demandais à parler. Nous en savons là dessus bien plus que toi, et il te serait bien difficile de m'embarasser par une question, fût-ce la plus simple.

CÉLESTIN.

Je ne l'essaierai même pas, mon cher maître.

JULIEN, *avec assurance.*

Écoutez les noms des principales capitales de l'Europe. — Au nord, les îles Britanniques; capitale, *Londres.* — Au milieu, la France;

capitale, *Paris.* — Au midi, le Portugal; capitale, *Lisbonne.*

CHARLES.

Tu oublies le Hanovre et la Confédération germanique. Mais puisque tu es si bien instruit, dis-nous quelles sont les trois grandes mers de l'Europe.

JULIEN.

L'océan Glacial au nord, l'océan Atlantique au couchant, et la mer Méditerranée au midi.

ERNEST, *en frappant sur l'épaule de Julien.*

A mon tour, camarade, je vais dire les onze petites mers.

CÉLESTIN.

C'est inutile; tu as fait tes preuves. Mais je serais curieux d'entendre Louis, qui passe pour un gros paresseux; qu'il nous dise ce qu'il voudra.

LOUIS.

Je vais vous raconter les aventures de Télémaque.

TOUS.

Oh! oh! ce serait drôle!

ERNEST.

Parle, mon cher; tu auras fort à faire.

LOUIS.

Pourquoi cela? ne puis-je vous dire en peu de mots ce qu'étaient Télémaque, Mentor et Ulysse?

CHARLES.

Ce qui serait curieux, ce serait de l'ignorer. Cite-nous plutôt un passage de ce livre admirable. Tiens, raconte-nous la descente de Télémaque aux enfers.

LOUIS.

Volontiers.

(*Il récite.*)

JULIEN. — ÉMILE.

Parfait! Tu auras le prix de déclamation.

ERNEST.

Laissez-moi vous dire à mon tour qu'il ne suffit pas de bien lire, il faut prouver que l'on comprend; les lectures, sans cela, n'auraient aucune valeur. Aussi, pour la géographie, il ne suffit pas de s'en tenir à la connaissance simple de la position des villes, il faut étudier les mœurs, les habitudes des peuples. Ainsi, je demanderai à Célestin si tous les peuples de l'Europe ont la même religion.

CÉLESTIN, *avec suffisance.*

Nous savons cela, mon cher; les religions pratiquées en Europe peuvent se réduire à trois : le judaïsme, le christianisme et le mahométisme.

LOUIS.

Où professe-t-on le judaïsme?

CÉLESTIN.

Le judaïsme n'est professé par aucun peuple

dominant; les Juifs, partout dispersés, justifient ainsi la parole de Jésus-Christ. Les sectes séparées de notre sainte religion sont : le calvinisme, le luthérianisme, la religion anglicane et la religion grecque.

EUGÈNE.

Nous fatiguons trop ce pauvre Célestin. Il serait bien plus naturel d'entendre Émile, notre ami, nous réciter cette jolie fable, intitulée *la Vigne et le Vigneron*, qui l'autre jour lui a valu un bon point.

ÉMILE.

Avec plaisir, mes amis.

(*Il récite la Vigne et le Vigneron.*)

JULIEN.

En vérité, les fables sont charmantes; c'est toujours la leçon que j'apprends avec le plus d'application. Par les fables on connaît mille choses. (*A tous.*) Voulez-vous que je vous récite la mienne?

TOUS.

Quelle est-elle? quelle est-elle?

JULIEN.

Le vieux Papillon et son Fils.

(*Il récite.*)

CÉLESTIN.

Maman me le disait bien : il faut toujours écouter les recommandations paternelles. L'autre jour papa m'avait défendu de toucher au feu; j'ai désobéi, je me suis brûlé.

ÉMILE.

Cela ne m'est pas arrivé une fois, mais vingt.

CHARLES.

Il n'est personne d'entre nous qui n'en puisse dire autant. Pour moi, l'histoire me plaît plus que toutes ces petites fables; les leçons qu'elle nous offre ne sont ni moins variées ni moins intéressantes, et au moins, c'est la vérité.

CÉLESTIN, *l'interrompant.*

Tu ne dois pas en savoir bien long.

CHARLES.

C'est-à-dire que je connais parfaitement la première race.

LOUIS.

Nomme-nous les rois.

CHARLES.

Pharamond, Clodion, Mérovée, Childéric, Clovis, ses fils, les rois fainéants et Pépin.

EUGÈNE.

Combien comptes-tu de races?

CHARLES.

Trois : les Mérovingiens, les Carlovingiens et les Capétiens.

ÉMILE.

D'où leur viennent ces noms?

CHARLES.

De Mérovée, de Charlemagne et de Hugues Capet.

ERNEST.

Jusqu'ici nous n'avons eu que des noms, je voudrais des faits. Eugène pourrait-il nous dire ce qui l'a le plus frappé dans l'histoire de Clovis.

EUGÈNE.

Volontiers. Mais je ne m'arrêterai pas à vous citer les nombreuses batailles de ce chef d'une monarchie nouvelle; j'aime mieux vous montrer ce fier souverain, courbant sa tête sous le joug du Christ, et exhortant ses soldats à embrasser comme lui la foi chrétienne. Voyez-le lorsqu'entrant dans la Touraine, il défend, sous les peines les plus sévères, de prendre autre chose dans la contrée que de l'eau et de l'herbe. Car, s'écriait-il, où serait l'espérance de la victoire si nous offensions saint Martin? Même conduite à Poitiers, par respect pour saint Hilaire, car Clovis veillait avec une sollicitude toute paternelle à la conservation des biens de l'Église, preuve non équivoque de son dévouement pour le service de Dieu. Voilà à mes yeux le mérite principal de Clovis, et ce qui sert à racheter un peu les actes abominables dont il s'est ensuite rendu coupable.

JULIEN.

Et que nous dirait bien Ernest, touchant Pépin

ERNEST.

Je dirai qu'en ce prince tout fut grand, excepté sa taille, ce qui le fit surnommer Pépin-le-Bref. D'une naissance qui l'approchait du trône, il s'en montra tellement digne par ses grandes qualités, que le clergé, les grands et le peuple voulurent concourir à son élection. Il sut si bien allier les vertus chrétiennes aux vertus civiles, qu'il fut constamment l'objet de l'amour de ses sujets, le défenseur de la foi, la terreur de ses ennemis et de ceux de l'Église. Sa générosité fonda la grandeur temporelle du saint-siége. Les papes le surnommèrent le nouveau Moïse, le libérateur de l'Église, le roi très chrétien, le plus grand roi.

ERNEST.

Modestie à part, nous avons appris pas ma. de choses.

CÉLESTIN.

Certainement, si nous y joignons les quatre règles de l'arithmétique, que nous savons parfaitement.

JULIEN.

Nous avons appris également la valeur des mesures anciennes et nouvelles.

ÉMILE.

Sans doute, nous savons tous que les mesures nouvelles se réduisent à une base générale prise dans la nature.

CÉLESTIN.

Je ne comprends pas bien ; songez, mes amis, que dans notre division nous n'avons vu que les quatre règles.

ERNEST.

Mais tu as bien quelques notions sur les fractions.

CÉLESTIN.

Sans doute, pas assez cependant pour vous faire quelques règles sur le tableau.

LOUIS.

C'est bien, nous te savons gré de ta franchise.

JULIEN.

En morale, nous sommes également instruits.

ÉMILE.

Assurément; le plus petit comme le plus grand sait dans cette classe ce que l'on doit à Dieu, à la société et à soi-même.

A Dieu l'obéissance, l'adoration, la crainte et l'amour; à la société, l'exemple d'une vie irréprochable, et à nous-même le témoignage d'une bonne conscience.

CÉLESTIN.

Oui, messieurs, c'est en effet dans l'accomplissement des devoirs qu'on peut trouver le vrai bonheur. Et depuis qu'on nous a mis entre les mains ce charmant petit *Catéchisme*

d'éducation, je trouve les leçons de morale plus faciles à suivre.

LOUIS.

Oh moi ! je n'ai pas besoin d'un catéchisme pour obéir à mes parents.

ÉMILE.

Ni moi non plus.

CHARLES.

Allons, vous avez encore besoin qu'on vous le rappelle.

JULIEN, *l'interrompant.*

Mais, messieurs, vous ne faites pas attention à ce qui se passe ; voyez, tandis que nous étions à causer, les banquettes ont été occupées. Que de monde !

TOUS.

C'est vrai, c'est vrai.

CÉLESTIN.

J'espère, messieurs, qu'on nous fait honneur. Il me prend envie de remercier la société.

LOUIS.

C'est moi qui me chargerai de ce soin.

(*Il s'avance, et salue la société.*)

Vous qui, dans cette enceinte, avez daigné venir,
Guidés par la seule indulgence,
Vos applaudissements seront notre espérance.
Je. ;

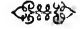
CÉLESTIN, *vivement.*

Allons, je vais continuer.

D'un triomphe si beau, notre reconnaissance
Conservera le souvenir,
Et je puis assurer d'avance
Que de notre douce existence
Il embellira l'avenir.
Pourrions-nous, en effet, dans le cours de la vie,
Oublier ce jour glorieux,
Où nous eûmes la noble envie
De nous surpasser à vos yeux!
De même que l'on voit éclore
Aux rayons du soleil la verdure et les fleurs
Vos suffrages féconds laisseront dans nos cœurs
Le désir de mieux faire encore.
Mais ce louable sentiment
Que chacun d'entre nous éprouve en ce moment,
Ne croyez pas au moins que l'orgueil l'empoisonne ;
Des applaudissements nous connaissons le prix.
Mais si le succès nous couronne,
Au fond de nos cœurs attendris,
Nous en fesons honneur aux soins que l'on nous donne.
Il arrive souvent qu'en des discours flatteurs
On se plait à vanter la fraîcheur de notre âge,
Et qu'on nous compare à des fleurs,
Mais quoi! l'éclat des fleurs est-il donc leur ouvrage!
Et la rose de sa beauté
Peut-elle tirer vanité?
Qu'elle-même elle considère,
Ce qui la rend digne de plaire :
Elle doit sa vie au soleil,
Au zéphir sa douce verdure,
A l'aurore son teint vermeil,
Et ses honneurs à la culture.

ALPHONSE, ***se levant vivement et criant de toutes ses forces.***

Ce n'est pas tout, je veux parler aussi ; vous avez dit ce que vous vouliez, à mon tour maintenant. — Oui, Messieurs et Dames, si les plus grands ont bien fait cette année, au nom des plus petits, je prends aussi l'engagement de mériter vos applaudissements l'année prochaine.





LE TRAVAIL RÉCOMPENSÉ.

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

M. Delpierre, instituteur.
Foligny, ancien militaire.
Victor,
Félix,
Eugène,
Antoine, } élèves de l'institution.
Joseph,
Léon,
Émile,
Jules,
Un domestique.
Professeurs.
Élèves.

La scène se passe dans une école primaire.

LE TRAVAIL RÉCOMPENSÉ.

Le théâtre représente une salle d'étude. Des tables, des bancs et des livres sont au premier plan. Un tableau noir et des cartes de géographie sont suspendus au mur.

ACTE PREMIER.

VICTOR, *seul, occupé à travailler. Il lit.*

« Travaillez, prenez de la peine,
« C'est le fonds qui manque le moins.

C'est vrai, c'est bien là ma maxime. Le bon La Fontaine nous donne ici un excellent conseil : je le suivrai toute ma vie. M. Delpierre, notre digne instituteur, devrait écrire ces deux vers en gros caractères sur le mur de la classe. Mais je vais tâcher de réparer son omission.

M. DELPIERRE, *entre sur les derniers mots.*

Eh bien ! que faites-vous donc là, mon cher Victor?

VICTOR, *se retournant avec précipitation.*

(*A part.*) C'est lui! (*Haut.*) Monsieur, j'apprends ma leçon....

M. DELPIERRE.

D'arithmétique? Mais ce n'est pas l'heure.

VICTOR.

Mon cher et bon maître, j'apprenais mon La Fontaine; et la fable du *Laboureur et de ses Enfants* m'a tellement frappé, que je voulais en écrire la morale pour servir de règle de conduite à tous mes camarades.

M. DELPIERRE, *l'embrassant sur le front.*

(*A part.*) Charmant enfant! (*Haut.*) C'est bien, mon petit ami; avec de pareils sentiments, on devient excellent sujet. Continuez; mais chaque chose à son temps : maintenant c'est le moment de la récréation, dans une heure vous reviendrez travailler. Allez prendre quelque distraction; la santé l'exige.

VICTOR.

C'est que ma leçon est bien difficile, et je serais si fâché de ne pas la savoir.

M. DELPIERRE.

Soyez tranquille, avec du courage et de la persévérance on arrive à tout, et je suis sûr que vous ne serez pas en retard. Vos camarades sont en train de faire une belle partie de barres, allez vous joindre à eux. Au revoir. (*Victor sort.*)

M. DELPIERRE, *seul.*

Il faut avouer que les parents sont bien heu reux d'avoir de tels enfants, et ce sont toujours les moins riches qui travaillent le plus et réussissent.

ANTOINE, *entrant vivement.*

M. Delpierre ! M. Delpierre !

M. DELPIERRE.

Que veux-tu, Antoine ?

ANTOINE.

Le père de Félix, M. Foligny, vous cherche pour vous parler.

M. DELPIERRE.

M. Foligny, dis-tu ? Mais oui, je l'aperçois de ce côté.

ANTOINE.

Le voilà.

M. DELPIERRE.

Laisse-nous, mon garçon. (*Antoine sort.*)

FOLIGNY, *entre.*

Bon jour, mon cher M. Delpierre, comment vous portez-vous ?

M. DELPIERRE.

Merci, commandant, très bien ; je suis charmé de vous voir, vos visites commençaient à devenir rares.

FOLIGNY, *frappant sur sa jambe.*

Et la goutte m'en rend de fréquentes.

M. DELPIERRE.

Ah ! c'est différent. Mais, commandant, la gloire n'épargne pas ses enfants ; c'est une mère un peu sévère, et l'on n'a pas fait impunément toutes les campagnes de l'empire.

FOLIGNY.

C'est juste, mon cher Delpierre ; aussi je jouis maintenant des douceurs de la retraite, heureux quand cette maudite goutte ne me tracasse pas ! et je consacre mes moments à surveiller l'éducation de Félix et de son cousin Victor. A propos, comment vont-ils ?

M. DELPIERRE.

Parfaitement, je suis très content de Victor.

FOLIGNY.

Je n'en suis pas étonné, vous dirigez si habilement vos élèves ! Ils trouvent en vous un second père et un professeur éclairé.

M. DELPIERRE.

Je dois répondre à la confiance des parents ; je me fais un plaisir, un devoir même, de leur annoncer les négligences comme les succès de leurs enfants. Victor a beaucoup moins de moyens que son cousin ; mais en revanche il travaille bien plus. Il n'y a qu'un instant, je l'ai trouvé ici avec ses livres, tandis que ses camarades jouaient. Félix, au contraire, se fie trop sur sa grande facilité ; il se néglige, et ce n'est qu'au dernier moment qu'il se met à ses devoirs.

FOLIGNY.

Tant pis, Félix devrait faire plus d'attention; sa négligence pourra bien lui être nuisible; il croit qu'il n'a pas besoin de travailler, que ma fortune peut l'en dispenser, mais ce n'est pas ce que j'entends. Son cousin, au contraire, sent bien mieux sa position. Mon frère, blessé mortellement sur le champ de bataille, me laissa son unique enfant, lui léguant son nom pour tout héritage et pour toute fortune. Fidèle à ma promesse, je lui fais donner une excellente éducation, pour qu'il puisse en profiter et devenir par la suite un homme de talent.

M. DELPIERRE.

Soyez tranquille, Victor vous récompensera dignement de tous les soins que vous avez pour lui. Je vais faire venir ces deux enfants. (*Appelant Eugène.*) Eugène! Eugène!

EUGÈNE.

Que desirez-vous, Monsieur?

M. DELPIERRE.

Dis à Félix et à Victor que monsieur Foligny vient d'arriver.

EUGÈNE.

Oui, Monsieur.

M. DELPIERRE.

Je les vois accourir, le plaisir de vous voir leur donne des ailes.

VICTOR et FÉLIX, *ensemble.*

Bon jour, papa; bon jour, mon oncle. (*Ils l'embrassent.*)

FOLIGNY.

C'est bien, mes enfants. Bon jour, mon cher Victor.

VICTOR.

Bonjour, mon bon oncle; j'étais inquiet de votre santé.

FÉLIX.

Et moi donc.

FOLIGNY.

C'est vrai, j'ai été indisposé. Eh bien! comment gouvernons-nous les études? M. Delpierre vient de me donner des renseignements sur vous. Il se plaint de la négligence de Félix. Tu as tort, mon garçon, le travail est le seul véritable trésor.

M. DELPIERRE.

Et le temps des compositions approche, nous verrons ceux qui auront eu de la persévérance; ils recueilleront les fruits de leur zèle.

FÉLIX.

Pour moi, je suis bien sûr d'avoir la première place, je n'ai seulement qu'à prendre la plume. J'ai bien le temps d'étudier.

M. DELPIERRE.

Vous raisonnez bien mal, mon enfant. Vous avez beaucoup de facilité, il est vrai; mais prenez garde, votre cousin, quoique moins habile, peut fort bien l'emporter sur vous à force de travail.

FOLIGNY.

Je suis aussi de votre avis.

VICTOR.

Mon bon oncle!

FÉLIX.

Moi, je suis d'un avis contraire.

M. DELPIERRE.

Et comme je veux joindre l'exemple aux paroles, donnez-moi votre La Fontaine. Je vais vous lire une de ses charmantes fables, et vous en ferez vous-mêmes, mes enfants, l'application. Tenez, m'y voici.

Le Lièvre et la Tortue.

« Rien ne sert de courir, il faut partir à point.
« Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
« Si tôt que moi ce but. – Si tôt! êtes-vous sage?
« Repartit l'animal léger;
« Ma commère, il faut vous purger
« Avec quatre grains d'ellébore.
« — Sage ou non, je parie encore.
« Ainsi fut fait, et de tous deux
« On mit près du but les enjeux.
« Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
« Ni de quel juge l'on convint.
« Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire,
« J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint
« Il éloigne les chiens, les envoie aux calendes,
« Et leur fait arpenter les landes.
« Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
« Pour dormir et pour écouter

«D'où vient le vent, il laisse la Tortue
«Aller son train de sénateur.
«Elle part, elle s'évertue.
«Elle se hâte avec lenteur.
« Lui cependant méprise une telle victoire,
« Tant la gageure a peu de gloire,
« Croit qu'il y va de son honneur
« De partir tard; il broute, il se repose,
« Il s'amuse à toute autre chose
« Qu'à la gageure. A la fin quand il vit
« Que l'autre touchait presqu'au bout de la carrière,
« Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
« Furent vains : la Tortue arriva la première.
« Eh bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
« De quoi vous sert votre vitesse ?
« Moi l'emporter ! et que serait-ce
« Si vous portiez une maison ? »

Vous comprenez le sens de cette fable et sa moralité. Prenez garde, Félix, que nous n'en fassions l'application.

FÉLIX.

Ah bah ! je ne serai jamais en retard, je n'ai qu'à me mettre à ma composition, en une demi-heure elle sera faite.

FOLIGNY.

Mal faite, mon cher Félix.

FÉLIX.

Je ne pense pas, je suis le plus fort de ma classe.

VICTOR.

Tu es bien heureux, toi, d'avoir tant de

facilité, tandis que moi, il me faut trois heures pour faire mon devoir, et encore je ne le trouve pas bien.

FOLIGNY.

Eh bien, mes enfants, je promets à celui de vous deux qui aura la première place, de lui faire présent d'une belle montre en or.

FÉLIX.

En ce cas, c'est moi, j'en suis sûr, qui porterai ton présent, mon cher papa.

VICTOR.

Ah! mon cher oncle, je vais m'efforcer de me rendre digne de toutes les bontés que vous avez pour moi.

M. DELPIERRE.

Bien, mes enfants; nous vous laissons, j'ai à entretenir M. Foligny d'affaires particulières; préparez-vous, du courage, Victor, et vous, Félix, moins de précipitation. (*MM. Delpierre et Foligny sortent.*)

VICTOR.

Ah! que je serais content d'avoir cette belle montre d'or.

FÉLIX.

Tes prétentions sont un peu élevées, mon cher cousin; tu sais que je compose aussi.

(*Entrent Antoine, Eugène, Ernest et plusieurs autres écoliers.*)

ANTOINE.

Eh bien ! vous ne venez pas jouer, vous autres ?

JOSEPH.

Nous sommes en train de faire une si belle partie de barres !

EUGÈNE.

Je me suis déjà jeté cinq fois par terre. Ceux qui me poursuivent passent par-dessus moi. C'est si amusant le jeu de barres !

FÉLIX.

Je compte bien que nous allons faire une nouvelle partie.

VICTOR.

Moi, je vais travailler et repasser mes auteurs.

EUGÈNE.

Il ne pense qu'à travailler celui-là, comme s'il n'y avait pas temps pour tout. Le plaisir, puisque c'est le moment, le travail viendra après. C'est bien assez de travailler pendant les classes.

FÉLIX.

Eh bien, laissons-le ; nous autres, jouons, puisque, comme le dit Eugène, c'est le moment de se récréer.

TOUS.

C'est vrai, jouons, jouons.

EUGÈNE.

Qu'est-ce qui l'est ?

ANTOINE.

C'est Ernest.

(*Pendant ce temps, Victor s'occupe à lire dans un coin.*)

ERNEST.

Gare!

(*Il coure après Félix, les autres le suivent en courant.*)

FÉLIX, *tournant autour d'une table.*

Tu ne m'attraperas pas! tu ne m'attraperas pas!

ERNEST, *le poursuivant et l'attrapant.*

Pris; je t'ai touché.

FÉLIX.

C'est faux.

ANTOINE.

Si tu triches, c'est mal, Félix.

ERNEST.

Je t'ai touché à ton habit.

EUGÈNE.

Non, non.

ERNEST.

Si, si.

EUGÈNE.

Non.

ERNEST.

Je soutiens que si. Il faut y mettre de la bonne foi.

EUGÈNE.

Je te répète que non ; tu es un tricheur ; tu rages, parce que tu trimes.

ERNEST.

Tu es un menteur.

EUGÈNE.

Répète un peu ton expression.

ERNEST.

Oh ! ce n'est pas toi qui me fais peur.

VICTOR, *se levant vivement.*

N'allez-vous pas vous battre pour une vétille ?

EUGÈNE.

C'est Antoine qui triche.

TOUS.

Non, si, non, si, non, si, non, non.

M. DELPIERRE, *entrant.*

Que signifie ce tapage, voulez-vous bien vous taire ; est-ce ainsi que l'on se prépare à une composition générale ? Prenez vite vos livres, messieurs, et rentrez en classe. Je vous accorde une demi-heure d'étude pour vous préparer.

(*La cloche sonne, d'autres élèves arrivent pour prendre leurs livres.*)

VICTOR.

Je suis bien préparé pourtant, c'est égal, je tremble. Oh! si je pouvais gagner la montre.

FÉLIX, *un livre à la main.*

Trois heures de classe, Dieu que c'est ennuyeux! (*La cloche sonne de nouveau.*)

M. DELPIERRE.

Allons, messieurs, allons; le dernier prêt sera puni. (*Ils sortent tous en courant.*)

Tableau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

M. DELPIERRE, *seul, rentrant avec une liasse de papiers sous le bras.*

Je suis content de la composition de ce jeune Victor; il a travaillé avec beaucoup de zèle pendant toute la classe.

VICTOR, *entrant.*

Que cette composition était difficile; pourtant je pense avoir réussi; j'ai de l'espérance! (*Apercevant M. Delpierre.*) Salut, M. Delpierre.

M. DELPIERRE.

Salut, mon enfant; eh bien, êtes-vous content de votre composition?

(*Félix paraît dans le fond.*)

VICTOR.

Oui, monsieur, je crois avoir réussi; du

moins, j'ai tout fait pour cela; j'ai l'espoir de récompenser ainsi mon bon oncle de toutes ses bontés.

FÉLIX.

O ciel! (*Il se cache sous une table.*)

M. DELPIERRE.

C'est bien, mon enfant, vous méritez mes éloges; j'ai lu votre copie, et certes j'ai lieu de penser qu'elle est la meilleure. Pourquoi n'avez-vous pas travaillé ainsi pendant les autres compositions? Je n'ai cependant pas encore lu le travail de Félix et de vos autres camarades; mais c'est égal, j'ai l'espoir pour vous d'un heureux succès.

FÉLIX, *à part.*

Je ne le souffrirai pas.

M. DELPIERRE.

Allez rejoindre vos camarades, vous avez besoin de vous reposer.

VICTOR.

Vos paroles, M. Delpierre, m'ont fait oublier ma fatigue; je vous remercie bien sincèrement de l'intérêt que vous me portez. (*Il sort.*)

M. DELPIERRE, *serrant les compositions dans une armoire.*

Charmant enfant! je suis certain que, s'il continue, il fera son chemin dans le monde. (*Il sort.*)

FÉLIX, *sort de dessous la table, il regarde à droite et à gauche s'il ne voit personne.*

Malheureuse composition! moi qui n'avais pas repassé mes leçons précédentes, et dire que précisément le sujet ne roule entièrement que sur elles. J'ai vraiment du guignon! Et ce prix, je le verrai passer dans les mains d'un autre? Victor sera couronné au bruit des applaudissements, moi qui jusqu'à présent les avais eus en partage!..... Et cette montre d'or, je ne l'aurai pas; mon cousin la portera continuellement, et sa vue me rappellera toujours ma défaite et son triomphe. Oh! non, je ne le souffrirai pas. Mais comment faire? (*Ses regards se tournent vers l'armoire.*) Dieu! dans cette armoire sont les compositions; si..... (*Il va regarder si personne ne vient*). Personne, j'aurai peut-être le temps d'ouvrir cette armoire et de substituer ma copie à celle de Victor...; mais je ne pourrai jamais refaire ma composition tout entière en si peu de temps; les autres vont arriver... Une idée!... si je la copiais mot à mot..., on pourrait dire que Victor s'est servi de mon devoir pour faire le sien... Allons, vite, à l'ouvrage. (*Il va à l'armoire et essaie de l'ouvrir. M. Foligny paraît dans le fond.*)

FOLIGNY.

Félix seul! que va-t-il faire? observons.

FÉLIX.

La serrure est un peu dure. (*L'armoire s'ouvre.*) Enfin, la voilà ouverte... Voici les copies. (*Il cherche.*) Eugène, Antoine, Augustin, Jules, Félix..., c'est la mienne...; Ferdinand, Victor..., et celle-ci est enfin la sienne!... Vite à l'ouvrage. (*Il écrit.*) Ah! monsieur Victor, vous vous imaginez avoir la montre pour une fois sur dix que vous seriez le premier... Un moment, je vous ai assuré que j'userai de tous les moyens possibles pour vous faire échouer. Comme jusqu'à présent j'ai eu la meilleure place, on s'imaginera aisément que vous avez copié sur moi. D'ailleurs, je le soutiendrai par tous les serments possibles; une fois n'est pas coutume..., et puis il faut absolument que je n'éprouve pas une défaite devant mon bon père.

FOLIGNY, *à part.*

C'est indigne! je ne croyais pas mon fils capable d'une telle bassesse; nous verrons la suite. (*Il sort.*)

FÉLIX.

Heim!... (*Il regarde de tous côtés.*) Je croyais avoir entendu marcher; dépêchons-nous...; voilà, c'est terminé. (*Il ressert les compositions.*) Anéantissons notre ancienne copie. (*Il la déchire.*) Maintenant soutenons hardiment notre rôle, et la victoire est à nous. (*Il aperçoit M. Delpierre.*) Mais voici M. Delpierre; gare! sauve qui peut! (*Il sort.*)

M. DELPIERRE.

Voyons les autres copies; je suis curieux de voir celle de Félix; il s'est sans doute fié sur ses moyens, et s'est occupé d'autre chose pendant la moitié de la classe. Voyons si le succès couronne la paresse et la présomption. (*Il prend la copie de Félix et celle de Victor.*) Tiens! c'est singulier..., comme leurs phrases se ressemblent... Eh! mais c'est mot pour mot la même chose; l'un a copié sur l'autre évidemment.

FÉLIX, *paraît.*

(*A part.*) Monsieur Delpierre! il est en train de corriger, bon, que va-t-il dire?

M. DELPIERRE, *se retournant.*

Avancez, Félix, j'ai à vous consulter.

FÉLIX.

De quoi s'agit-il, Monsieur.

M. DELPIERRE.

Mon cher ami, je ne doute pas que vous n'ayez fait une excellente composition; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est la ressemblance de vos phrases avec celles de votre cousin. Comment expliquez-vous ce mystère?

FÉLIX, *ému.*

Monsieur Delpierre!

M. DELPIERRE.

Qu'avez-vous, remettez-vous, mon garçon.

FÉLIX.

Monsieur Delpierre, épargnez-moi, je vais vous déclarer la vérité tout entière.

M. DELPIERRE.

Ne craignez rien, mon enfant, soyez franc et expliquez-vous.

FÉLIX.

Vous savez, Monsieur, que mon père a promis une montre en or à celui de nous deux Victor ou moi qui obtiendrait la première place. Mon cousin, moins fort que moi, mais désirant mériter les bonnes grâces de mon père, m'a prié de l'aider, je lui ai alors passé ma copie, et je m'étonne de son peu de délicatesse d'avoir copié mon devoir mot pour mot.

M. DELPIERRE, *à part.*

Grand Dieu! (*Haut.*) Je suis content de ces explications, je vous sais gré de votre franchise; mais je vous blâme, Monsieur, d'avoir ainsi aidé la paresse et la lâcheté de votre cousin. Je sais ce que j'ai à faire à cet égard; allez.

FÉLIX, *sortant.*

J'ai enfin réussi!

M. DELPIERRE.

Je ne m'attendais pas à être ainsi trompé par ce jeune Victor, lui dont l'ame me paraissait si candide et si pure; on a bien raison de dire qu'il ne faut pas se fier aux apparences.

VICTOR, *entrant.*

Eh bien! Monsieur Delpierre, vous avez vu les copies, et les résultats?

M. DELPIERRE,

L'effronté! il ne rougit pas. (*Haut.*) Ah! c'est vous, Monsieur?

VICTOR, *à part.*

Quel visage sévère! (*Haut.*) Oui, Monsieur, vous m'aviez promis de m'annoncer ce soir une bonne nouvelle, ma composition est-elle la meilleure? (*Bas.*) Aurai-je la montre?

M. DELPIERRE, *à part.*

Oh! je n'y tiens pas. (*Haut.*) Vous le verrez. (*Il sort.*) Monsieur, dans peu de temps, vous aurez la récompense que vous méritez...

VICTOR.

Quel est ce mystère? Ce matin ce bon M. Delpierre était si gai, si affable; il me parlait avec tant de douceur. Quel changement est-il donc survenu; aurais-je donc encore eu une bien mauvaise place? Il me disait pourtant que ma copie était bien préférable à celles des autres; mais il n'avait pas vu la copie de Félix. (*Il regarde par terre et aperçoit des morceaux de papier de la composition de Félix qu'il ramasse et lit.*) Tiens, c'est la copie de Félix; mais elle est déchirée, c'est étrange; ce n'est pourtant pas ici que nous avons composé. O ciel! aurais-je été victime d'une imposture! mais Félix en est incapable! ô mon Dieu! venez à

mon secours ; je m'y perds. (*On entend la cloche.*)

EUGÈNE, ERNEST, ANTOINE, FÉLIX, ÉDOUARD *et les autres élèves entrent suivis de M.* DELPIERRE *et de M.* FOLIGNY. *Les élèves se placent en cercle ;* FÉLIX *se place à droite et* VICTOR *à gauche*, *M.* DELPIERRE *et M.* FOLIGNY *au milieu.*

M. DELPIERRE, *tenant une couronne et un paquet de livres.*

Mes chers élèves, vous allez assister à une séance dont le souvenir se gravera longtemps dans votre mémoire. Le mérite va recevoir le prix de son travail, et celui qui a indignement profité du devoir d'un de ses camarades pour lui enlever la palme, recevra aussi le châtiment dû à sa lâcheté. (*Chuchottements et marques d'étonnement général.*) Mes paroles vous surprennent, je le vois. Je vais dénoncer le coupable à votre étonnement. Le prix devait être accordé à votre camarade Victor ; mais je sais qu'il a copié mot pour mot la composition que son cousin Félix lui a prêtée, et qu'ainsi il n'a pas eu honte d'entrer en lice avec lui son devoir à la main.

TOUS.

Oh ! oh ! oh !

FOLIGNY, *à part.*

Félix ne rougit pas, sa figure reste impassible.

VICTOR.

O mon Dieu ! que viens-je d'apprendre? Mais c'est un rêve. Monsieur Delpierre, on vous a trompé ; ne me jugez pas capable d'une telle action, mon cher maître. (*Il se jette à son cou.*)

M. DELPIERRE.

N'ajoutez pas, monsieur, l'impudence à votre lâcheté. Voici les preuves convaincantes de votre crime. Comparez ; ces deux copies sont identiques.

FÉLIX.

C'est vrai, mon devoir doit être naturellement en tout pareil au sien.

FOLIGNY, *qui n'a cessé d'observer Félix.*

Ah ! ceci met le comble à son audace. Arrêtez, monsieur Delpierre, je dois rendre une justice éclatante à la vérité. Il se passe en ce moment une action indigne, et je rougis pour celui qui n'a pas honte de lever impunément la tête. C'est Félix qui a copié servilement la composition de Victor ; j'en suis témoin ; j'ai vu mon fils ouvrir cette armoire et consommer ainsi son propre déshonneur, qu'il s'efforce de soutenir avec une hardiesse dont je suis confondu. Sa copie originale, qu'il a arrachée par morceaux, doit être encore ici. (*Victor regarde les papiers qu'il a trouvés déchirés.*) Tenez, monsieur Delpierre, la voici. (*Marques d'étonnement et rumeurs.*) Venez recevoir, Victor, le prix de votre conduite. (*Victor se jette dans les*

bras de M. Foligny et dans ceux de M. Delpierre. Applaudissements.)

FOLIGNY, *à Félix.*

Et vous, monsieur.....

VICTOR, *vivement.*

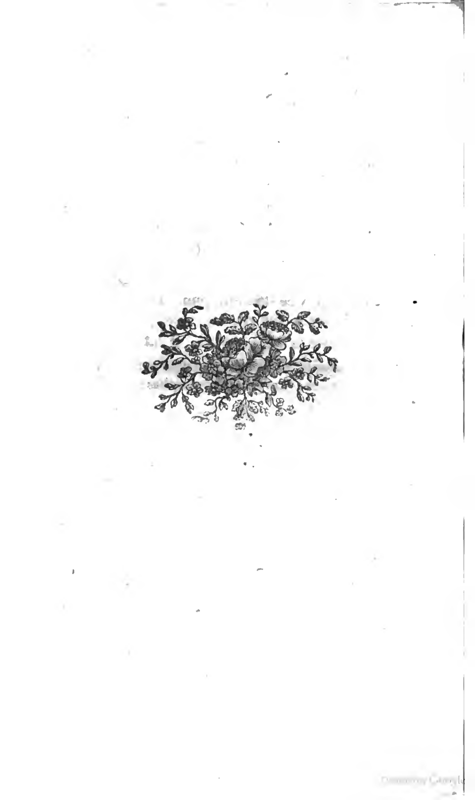
Pardonnez-lui, mon cher oncle; mon bon oncle, pardonnez-lui. Félix est bon, c'est un moment d'erreur qu'il faut lui pardonner.

FOLIGNY.

Non, Victor, non, il passera les vacances à la pension : le vice doit être puni, lorsque le travail et la vertu sont récompensés.

VICTOR, *sert la main à Félix, et lui dit:*

Sois tranquille, tu viendras au château. J'obtiendrai ta grâce avant peu. (*Applaudissements. Tableau général.*)



ERNEST,

OU

LE PRIX D'HONNEUR

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. Ariste, principal du collége.
M. Du Rosoy, père d'Ernest.
M. Dumont, père de Théophile.
Ernest, élève, âgé de 17 ans, ami de Théophile.
Théophile, *idem*, âgé de 16 ans.
Grégoire, jardinier.
Antoine, domestique, venant chercher Théodore.
Un sous-maître.
L'employé de la poste.
Pierre, domestique de la maison.
Edmond, Francisque, Eugène, Antonin, Gustave, Théodore, } élèves.
Tous les élèves du collége.

La scène se passe dans le parloir du collége.

ERNEST,

OU

LE PRIX D'HONNEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOUS LES ÉLÈVES, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE, *entre en ôtant son chapeau.*

M. Ariste serait-il par ici?

EDMOND.

Que lui veux-tu, Grégoire?

GRÉGOIRE.

J'venons pour lui dire qu'il devrait ben ne pas donner de vacances.

6.

FRANCISQUE.

Si c'est là ce que tu as à dire, il n'y est pas, tu peux t'en aller.

GRÉGOIRE.

C'est une abomination! Une bande de Cosaques auriont pas plus dévasté le jardin que vous ne l'avez fait depuis hier que vos vacances ont commencé. Les plates-bandes sont toutes retournées, les fruits sont tous gaspillés. On a brûlé l'homme de paille que j'avions mis pour effrayer les oiseaux.

EUGÈNE.

Il ne faut rien dire pour cette fois, Grégoire; cela ne nous arrivera plus, et quand nos parents viendront nous chercher, nous leur dirons de ne pas oublier le jardinier.

GRÉGOIRE.

Ouais! j'avons grand soupçon que vous étiez avec les autres quand ils avont fait ce qu'ils appeliont *le todafé* de mon homme de paille. Ah! j'ons été écolier aussi; mais je me comportions plus sagement que ça.

EUGÈNE.

Je ne savais pas que vous aviez fait vos classes, père Grégoire.

GRÉGOIRE.

Peste! si je les avons faites! je portons un

livre à la messe, et je savons écrire et signer, et depuis tantôt trente ans que j'sommes jardinier dans le collége, vous croyez peut-être que j'avons rien appris? Oh! je savons ce que c'est que la ***grand'mère*** et la ***giographie.***

EUGÈNE.

Vous savez la grammaire?

GRÉGOIRE.

Pardine, j'l'avons peut-être oubliée un tantinet, mais pas toute, et je pourrions ben vous la réciter.

EUGÈNE.

Il faudrait voir ça pour le croire.

GRÉGOIRE.

La ***grand'mère***, mais c'est-il pas ça qui dit comme ça : ***La grand'mère est l'art de parler***, adjectif, verbe, masculin, pluriel, féminin, singulier, j'aime, tu aimes, nous aimons. Ah! ah! ***(Il rit et les élèves aussi.)***

ANTONIN.

Vous savez la géographie aussi, Grégoire?

GRÉGOIRE.

Ah! si j'en savons queuq'chose? mieux que vous, peut-être, qu'avez eu le prix de la giographie. C'est-il pas ça qui dit que le soleil est gros comme une montagne, et la lune comme une église?

ANTONIN.

Elle dit bien autre chose qui vous étonnerait bien si on vous l'apprenait.

GRÉGOIRE.

Ah! je pouvons pas me souvenir de tout; mais voyons donc voir un peu ce qu'elle dit de si étonnant?

ANTONIN.

Elle dit que la terre tourne.

GRÉGOIRE.

C'est-il que ça? il y a longtemps que je le savons; je nous en sommes aperçu plus d'une fois quand j'avions bu un petit coup.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. ARISTE. *(Il se fait un grand silence.)*

M. ARISTE.

Messieurs, je viens vous faire part du résultat du grand concours : le collége a eu plusieurs nominations et le prix d'honneur a été décerné à M. Ernest. *(Tout le monde.)* Bravo! bravo! *(A Grégoire.)* Allez l'appeler. *(Il entre avec son ami Théophile.) (A Ernest.)*

Votre conduite, M. Ernest, est un fait très remarquable et d'un bon exemple pour vos condisciples. Vous qui étiez autrefois, je ne dirai pas le plus indiscipliné, mais le plus étourdi des élèves; vous dont la paresse faisait le désespoir de vos maîtres et de vos parents, vous êtes devenu tout à coup le plus studieux des élèves du collége; vous avez fait deux classes dans la même année, vous avez obtenu les premiers prix, et je vous annonce que le prix d'honneur vous a été décerné au grand concours, et vous remets une invitation qui vous est adressée pour dîner avec le roi. (*Tout le monde applaudit, et pendant ce temps là Ernest et Théophile ont l'air de causer.*) Vous, M. Théophile, dont l'application et le goût pour l'étude vous ont toujours fait compter au nombre des meilleurs élèves de ce collége, consolez-vous de n'avoir pas eu le prix du grand concours; le prix de sagesse que vos condiciples vous ont décerné est un des plus honorables qu'on puisse mériter. (*Tous les élèves applaudissent.*) Il y aura aujourd'hui une promenade en bateau; que ceux qui veulent en être aillent se préparer.

(*M. Ariste se retire, et tous les élèves sortent par les coulisses en criant : Vivent les vacances! Je suis de la promenade. et moi aussi! et moi aussi!*)

SCÈNE III.

THÉOPHILE, ERNEST.

THÉOPHILE.

Tu quittes demain ce collége, mon cher Ernest; nous allons être séparés, peut-être pour longtemps.

ERNEST.

Comment séparés! mais non, je t'emmène avec moi. Je m'ennuierais à mourir pendant ces vacances si je n'étais pas avec toi. J'ai écrit à mon père que je lui présenterai un ami de collége, celui à qui l'on avait décerné à l'unanimité le prix de sagesse; et si j'ai obtenu des succès cette année, c'est à toi que je les dois, c'est à tes bons conseils, et mon père se propose de t'en remercier quand il te verra; il t'attend; oh! il te recevra bien; tu viendras avec moi, ou je resterai ici avec toi. Oh! je n'abandonnerai pas celui qui m'a fait gagner le prix d'honneur!

THÉOPHILE, *serrant la main d'Ernest.*

Que tu as une belle ame et un bon cœur! toi, d'un caractère si vif, tu t'es astreint toute l'année à me donner régulièrement deux répé-

titions par jour, et si j'ai fait deux classes cette année, n'est-ce pas à tes soins que je le dois? Oh! je t'en aurai une éternelle reconnaissance!

ERNEST.

Eh! que me parles-tu de reconnaissance? Ces répétitions me profitaient plus qu'à toi; elles me forçaient à travailler, elles me fesaient repasser ce que j'aurais peut-être oublié et me faisaient apprendre ce que je ne savais pas; et puis je prenais exemple; en te voyant étudier, je voulais t'imiter, et je prenais goût à l'étude : je te le répète, c'est moi qui suis ton obligé et qui te dois des remercîments..... Mais parlons d'autre chose : mon père doit m'acheter un fusil *Lefaucheux*, je te le prêterai; nous chasserons! nous pêcherons! nous monterons à cheval! nous ferons des courses en tilbury; car, vois-tu, après avoir passé une année entière à pâlir sur les livres, il me faut de l'air, je veux de l'exercice! Ainsi, c'est convenu, je t'emmène.

THÉOPHILE.

Oui, sois heureux, Ernest, tu le mérites; tu iras revoir ton père, ta mère, tes frères; tu pourras les serrer dans tes bras! mais moi! je n'ai plus de famille!... *(Il essuie une larme.)* Depuis un an que mon père est exilé, j'ignore le lieu de sa retraite! Depuis un an, je n'en ai pas de nouvelles; où est-il? que fait-il? et

ma pauvre mère, mes frères, que sont-ils devenus? quand les reverrai-je? combien de temps encore serons-nous séparés? et tu me voudrais pour compagnon de tes plaisirs! moi, dont la tristesse ne pourrait que troubler ta joie! Quand ton père te serrerait dans ses bras, je me dirais : où est le mien! une caresse de ta mère me rappellerait que peut-être la mienne pleure l'absence de son fils; tu le vois, mon ami, tant que je serai loin de mes parents, il n'y aura plus pour moi ni joie ni bonheur! Va dans ta famille, moi, je dois rester ici.

ERNEST.

En ce cas, je reste avec toi, je te consolerai; et puis, qui sait? ton père a laissé en France des amis qui pourront obtenir son rappel. J'ai entendu dire qu'il était question de réviser le procès dans lequel il a été compris, et qu'on avait l'espoir de démontrer publiquement qu'il avait été injustement accusé. Espère, mon ami; un temps meilleur approche, il est peut-être plus près que tu ne le penses.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE, *saluant très bas.*

Monsieur Ernest, la voiture de Sa Majesté vous attend pour aller dîner avec le roi.

ERNEST.

Je vais aller m'habiller. Viens, Théophile, nous causerons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

GRÉGOIRE, *seul.*

Faut-il qu'en voilà un qui soit savant! Aller dîner avec le roi! dans une voiture dorée, avec deux laquais rouges par derrière, et un par devant. Il est pu savant que M. Ariste, qui n'y va pas. Oui dà, oh! sa fortune est faite, le roi le fera ministre ou queuque chose comme ça, c'est immanquable. Sera-t-il fier quand il viendra! Si j'avais dîné avec le roi, je n'ôterais jamais mon chapeau devant personne. Queu vin qu'ils vont boire! oh! si j'étais là!

D'abord, je dirais au roi que je suis un vieux serviteur de la patrie, dont que j'ai reçu à Wagram une balle dans mon chapeau et un coup de sabre à Berlin, qui m'a coupé une oreille, et il me donnerait la croix pour ça; après il me demanderait si je veux reprendre du service, et il n'oserait pas m'offrir moins que le grade de capitaine. Avec la protection du roi, j'avancerais vite, et quand je serais général, je prendrais ma retraite, et je retournerais dans mon village, où on me nommerait maire. J'aurais pour moi tout seul à l'église un banc aussi grand que celui des marguilliers; rien ne m'empêcherait par la suite d'être nommé député, je serais fidèle à mon poste; alors, je demanderais à être pair de France, et le roi, appréciant mon mérite, me ferait certainement ministre de la guerre, et les affaires n'en iraient pas plus mal; je me ferais aimer des troupiers et de la France par une armée imposante qui ferait trembler tous les Prussiens. (*Il s'arrête, et semble réfléchir un moment.*) Ça y est, je serons ministre. C'est un brave jeune homme. Il n'oubliera pas le père Grégoire, pour sûr. J'allons le trouver... Mais le voilà.

SCÈNE VI.

GRÉGOIRE, ERNEST.

GRÉGOIRE, *prenant un air capable.*

C'est avec l'expression d'un profond attachement et d'une haute considération, que je m'estime heureux de vous faire l'honneur de vous inculquer z-avec circonspection l'assurance intellectuelle dont par laquelle vous, monsieur, vous dînerez avec Sa Majesté (*il s'incline*), et dont moi, je m'élèverons subsidiairement de notre condition z-humble et vulgaire à la fortune et à la gloire d'un poste culminant, dont enfin par lequel... Mais suffit, avec la grandeur et la capacité de votre science, vous me comprenez et de reste.

ERNEST, *le regardant d'un air étonné.*

Que vous est-il donc arrivé, Grégoire, je ne vous ai jamais entendu parler ainsi.

GRÉGOIRE.

Allons, à la bonne franquette, et sans tant targiverser, j'avons besoin que vous me rendiez un service.

ERNEST.

Voilà qui se comprend ! Mais que puis-je

pour vous, Grégoire? Dites-le-moi nettement, et soyez assuré que si c'est en mon pouvoir, je le ferai.

GRÉGOIRE.

Vous allez dîner chez le roi, ce qui prouve que vous êtes le plus savant du collége. Vers la fin du dîner, entre la poire et le fromage, comme on dit, ne pourriez-vous pas lui parler un peu de moi?

ERNEST.

De vous?

GRÉGOIRE.

Mais oui; vous lui direz, *primo*, que j'ons servi honorablement notre pays, à preuve que je vous donnerai, pour lui faire voir (après l'avoir brossé bien entendu, car je connaissons les usages), le chapeau dans lequel j'ons reçu une balle à Wagram.

ERNEST.

Mais....

GRÉGOIRE.

Le trou y est encore; il est ben aisé à connaître des autres que les souris y ont faits, c'est le plus petit de tous.

ERNEST.

Mais, mon ami Grégoire, faites donc attention que...

GRÉGOIRE.

Voyez-vous, M. Ernest, j'ons un projet, un

grandissime projet; je voulons parler au roi. Rendez-moi le service, M. Ernest, de lui souffler dans le tuyau de l'oreille que Grégoire, le jardinier du collége, qu'*a servi honorablement son pays*, dites-lui ça, qui sait lire proprement et signer lisiblement (faut rien oublier), et qu'a de l'usage, veut lui dire quelque chose qui lui fera ben plaisir et à moi aussi.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. ARISTE.

M. ARISTE.

Je viens du jardin, Grégoire, et les allées ne sont pas ratissées; les plates-bandes, les massifs, tout est bouleversé. Ce n'est pas un reproche que je vous adresse, Grégoire; depuis trente ans que vous êtes dans la maison, vous n'en avez jamais mérité, et le désordre du jardin est le résultat d'un commencement de vacances. Mais comme je dois recevoir plusieurs personnes aujourd'hui, vous ferez bien de le ranger un peu; je vous autorise à prendre quelqu'un pour vous aider.

GRÉGOIRE, *qui a écouté M. Ariste d'un air distrait, et à part.*

Ce brave M. Ariste, ça me fait de la peine

de le quitter; mais je n'serons pas un ingrat pour lui.

M. ARISTE.

Les voitures de la cour vous attendent, Ernest, hâtez-vous.

GRÉGOIRE *s'approche d'Ernest et lui parle à demi-voix.*

Attendez un petit peu, je courons chercher mon chapeau de Wagram.

ERNEST.

Je pars, M. Ariste; je vous dirai ce soir comment on est traité chez le roi. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, M. ARISTE.

GUSTAVE.

Avez-vous vu, M. Ariste, la belle voiture dorée qui a emmené Ernest? Il y avait des laquais habillés en rouge, galonnés en or et sur toutes les coutures, et grands comme des tambours majors; et puis celui qui avait de belles épaulettes et des plumes de héron retombant sur son chapeau, et une belle épée avec une poignée en or! On l'appelait le chasseur, celui-là; il a déroulé le marche-pied

pour faire monter Ernest, et la voiture est partie au galop, entraînée par deux beaux chevaux noirs qui avaient des harnais d'argent. A peine a-t-il été parti, que le père d'Ernest, M. Du Rosoy est arrivé. Va-t-il être content d'apprendre que cette belle voiture menait son fils dîner avec le roi.

M. ARISTE.

Voilà ce que c'est que d'avoir le prix d'honneur! Adieu, mon enfant, jouez bien, je vais recevoir M. Du Rosoy.

GUSTAVE.

Décidément, il faut que, pour l'an prochain, j'obtienne le prix d'honneur.

SCÈNE IX.

GRÉGOIRE, GUSTAVE.

GRÉGOIRE, *son vieux chapeau à la main.*

Où donc est M. Ernest?

GUSTAVE.

Il est déjà bien loin; il galoppe dans la voiture du roi avec deux laquais par derrière. Mais que portes-tu donc là? on dirait le chapeau de l'homme de paille...

GRÉGOIRE.

Vous parlez comme un enfant; c'est mon

chapeau de Wagram que M. Ernest devait faire voir au roi en dînant avec lui.

GUSTAVE.

Tu voulais qu'Ernest montrât ça au roi! Ah bien, c'est quelque chose de beau!

GRÉGOIRE.

Si c'est pas beau c'est respectable; voilà le trou qu'a été fait par une balle ennemie...

GUSTAVE.

Et ces grands là, ont-ils été faits par des boulets? On dirait plutôt qu'ils sont l'œuvre des souris. — Allons-nous-en, voilà M. Ariste et M. Du Rosoy qui viennent de ce côté.

GRÉGOIRE.

Queu malheur que M. Ernest soit parti si vite! (*Ils sortent.*)

GUSTAVE, *en le suivant.*

Il est beau, ton chapeau de Wagram; je n'en donnerais pas deux sous, même un mardi gras pour faire la mascarade, et je t'engage à le vendre bientôt, si tu ne veux pas perdre dessus.

SCÈNE X.

M. ARISTE, M. DU ROSOY.

M. ARISTE.

Oui monsieur, c'est votre fils que cette brillante voiture emmenait à la cour. Ernest a obtenu cette année tous les genres de succès; il a fait deux classes, il a été constamment le premier, il a eu les prix de ce collége, et enfin le prix d'honneur au grand concours. Le changement qui s'est opéré dans la conduite de votre fils est d'un très bon exemple; il a prouvé à tous ses condisciples que pour faire *bien* il suffit d'en avoir la ferme volonté et de persévérer dans sa résolution. Vous devez vous estimer très heureux d'avoir un tel fils.

M. DU ROSOY.

Il est vrai que je n'ai jamais ressenti de joie pareille à celle que j'éprouve aujourd'hui. Oh! si les enfants savaient combien les efforts qu'ils font pour employer utilement le temps procurent à leurs parents et à leurs maîtres de joie et de satisfaction! S'ils pouvaient comprendre que le bonheur de leurs parents est entre leurs mains, on n'en verrait pas tant

consument les plus belles années de leur vie dans une paresse d'esprit qui étouffe leur intelligence et les rend incapables ensuite d'occuper dans le monde une position honorable qui leur attire l'estime et l'amitié de leurs concitoyens.

M. ARISTE.

La nouvelle voie dans laquelle est entré Monsieur votre fils doit vous faire concevoir pour l'avenir de bien belles espérances.

M. DU ROSOY.

C'est vrai, monsieur, mais il me reste quelque incertitude sur les vrais motifs qui ont pu déterminer dans mon fils cet heureux changement de conduite, et je vais vous faire part d'un entretien que j'ai eu avec lui vers la fin des vacances dernieres. Je lui avais fait comprendre combien son peu d'application était nuisible à son instruction, le chagrin que cela causait à sa mère et à moi; et voulant essayer de tous les moyens pour le stimuler, je lui dis : Tu sais que ton parrain t'a laissé en mourant une petite rente, quoique tu sois encore bien jeune, j'ai une telle confiance dans les promesses que tu me fais, que je consens à te laisser jouir dès aujourd'hui de cette rente, persuadé que tu es incapable d'en faire un mauvais usage. Mon père, me répondit-il, je vous remercie de l'offre que vous me faites; mais le désir de vous être agréable suffit pour

me déterminer à apporter dans mes études toute l'application dont je serai capable. Il tint parole; je recevais toutes les semaines les bulletins les plus satisfaisants. Un jour il m'écrivit et me demanda si je persistais dans l'intention de lui donner la jouissance de la rente que lui avait laissée son parrain. Cette lettre m'étonna; mais j'avais promis et je voulus tenir à ma parole. Cette rente lui a été payée exactement, et je voudrais avoir quelques renseignements sur l'usage qu'il a fait de cet argent.

M. ARISTE.

Si vous m'eussiez prévenu, Monsieur, que votre fils recevait régulièrement tous les mois une somme plus considérable que celle que l'on confie ordinairement aux jeunes gens de son âge, j'aurais pu m'assurer de l'usage qu'il en fesait. Je ne puis faire que des conjectures, qui cependant ne sont pas très loin de la vérité. Je suis convaincu que l'appât de l'argent n'a pas été le mobile de la belle et noble conduite qu'il a tenue cette année : je lui crois des sentiments beaucoup plus relevés. Chaque fois qu'il obtenait un succès dans ses études, on l'entendait s'écrier : Oh! que mon père va être content; que je voudrais donc être près de lui pour être témoin de sa joie quand il recevra le bulletin! Et c'est là une preuve irrécusable qu'il n'a pas eu d'au-

tre but que celui de vous procurer le bonheur et la satisfaction que vous éprouvez aujourd'hui. Je ne pourrais rien vous dire de bien précis sur l'emploi de son argent; mais je lui ai souvent entendu vanter devant ses camarades l'avantage des caisses d'épargne, et je serais d'autant plus porté à croire qu'il a déposé son argent dans cette belle et philanthropique institution, que je sais qu'il a dépensé en menus plaisirs beaucoup moins que l'année précédente.

M. DU ROSOY.

Je me propose de questionner mon fils à ce sujet aussitôt que je le verrai, et j'ai une assez haute idée de lui pour croire qu'il ne balancera pas un moment à nous donner toutes les explications que nous désirons.

M. ARISTE.

J'avais oublié de vous dire que Théophile Dumont, le plus studieux et le plus rangé des élèves de ce collége, celui auquel ses camarades décernent tous les ans le prix de sagesse, ne l'a emporté cette année que de trois voix sur votre fils.

M. DU ROSOY.

Est-ce le fils de ce M. Dumont, exilé pour affaires politiques. Ses opinions et les miennes diffèrent; mais j'ai pour lui beaucoup d'estime. Son procès sera révisé quelque jour peut-être, et je ne doute pas qu'on acquière

les preuves que M. Dumont est tout à fait innocent.

M. ARISTE

Je le pense comme vous ; M. Dumont est un de mes amis, mais il tient caché très soigneusement le lieu de sa retraite ; je reçois tous les mois par la poste une lettre sans signature et qui n'est pas de l'écriture de M. Dumont ; cette lettre contient le paiement de la pension du fils : le pauvre enfant ! chaque fois qu'il vient chercher le reçu que je lui délivre, il espère trouver une lettre de son père, et chaque fois, son attente est trompée.

M. DU ROSOY.

Il est malheureux que M. Dumont, dans son exil, ne puisse pas apprendre que son fils a mérité l'approbation et les éloges de tous ses professeurs, ce serait pour lui une si grande consolation !

M. ARISTE.

Entrons dans mon cabinet, voici l'heure où les élèves vont revenir de la promenade.

SCÈNE XI.

ANTOINE, puis GRÉGOIRE.

ANTOINE.

Y a-t-il queuque z-uns par ici ?

GRÉGOIRE.

Que voulez-vous, Antoine?

ANTOINE.

Eh! c'est mon ancien ami Grégoire! comment que ça va, mon vieux, depuis un an que nous nous sommes vus?

GRÉGOIRE.

Merci, Antoine, j'ai z-été toujours assez bien portant.

ANTOINE.

Je venons chercher notre jeune maître, M. Théodore; mais j'avons entendu dire qu'il étoit allé avec les autres se promener dans un batiau..., et..., en attendant qu'il arrive, l'ami Grégoire, je vous invitons à entrer dans le cabaret d'en face pour renouveler connaissance.

GRÉGOIRE.

Je vous suis infiniment z-obligé, Antoine, mais je ne puis point z-aller au cabaret z-avec vous.

ANTOINE.

Ouais! qu'est-ce à dire? m'est avis que vous seriez devenu fier, maître Grégoire. C'est-il que les honnêtes gens ne se valont pas? Et si je sons pas frères, vous savez que je sons un petit brin cousins. Ce serait-il queuque succession qui vous aurait rendu si haut; pourtant je ne vous voyons pas en deuil.

GRÉGOIRE.

Il faut que chacun sache tenir son rang ; les doigts de la main sont frères, mais ils ne sont point z-égaux. Je n'ai pas fait z-une succession, comme vous le croyez, Antoine, mais depuis que je vous ai vu, les temps sont bien changés ; il s'est passé bien des choses.

ANTOINE.

C'est-il que vous ne seriez pus le jardinier de la pension?

GRÉGOIRE.

Je le suis encore z-aujourd'hui, mais demain, je serai bien z-autre chose.

ANTOINE.

Ah ! vous quittez M. Ariste, c'est sans doute pour queuque bonne place.

GRÉGOIRE.

Je n'oublierai pas M. Ariste, et si je peux lui être z-utile, je n'y manquerai pas.

ANTOINE.

Qu'eu grande place allez-vous donc avoir?

GRÉGOIRE.

Je vais vous confier z-un secret qu'il ne faut dire à personne. J'ai z-un ami qui dîne avec le roi aujourd'hui et qui lui parlera de moi.

ANTOINE, *ôtant son chapeau et s'inclinant.*

Oh ! M. Grégoire ! Dieu ! qu'eu chance vous

avez ! qui sait, vous allez peut-être devenir *palfermier* du roi.

GRÉGOIRE.

Vous parlez comme z-un paysan sans instruction ; apprenez donc que le roi, connaissant mes états de service, me nommera demain maire, commandant de la garde nationale, et peut-être député.

ANTOINE.

Quand vous serez grand monsieur, vous oublierez-t-il vos anciens amis ?

GRÉGOIRE.

Mais avec la meilleure intention du monde, que voulez-vous que je fasse pour vous ! savez-vous comme moi lire z-et-écrire ? Pour aller chez le roi et pour devenir z-un personnage z-élevé ? il faut parler z-un bon français, et vous ne connaissez que votre patois ! Moi, voyez-vous, j'ai z-employé z-utilement mon temps pour m'instruire et j'ai z-appris depuis trente ans que je suis ici au collége des choses qui ne s'apprennent point en menant z-une charrue. Pour que le roi s'intéresse z-à vous, il faut z-avoir de la science z-et du mérite, si vous n'en avez pas, vous, moi j'en ai. J'ai z-été soldat z-et même caporal, dont j'ai z-attrapé à Wagram une blessure dans mon chapeau, et dans une autre affaire j'y ai laissé une oreille, rien que ça, s'il vous plaît.

ANTOINE.

Oh ! je ne sommes pas si ambitieux et je ne demanderions seulement que le roi nous diminue nos impôts, ou si des fois il avait une ferme à donner, souvenez-vous de moi, Grégoire, j'aimerais bien à tenir une ferme des biens qui appartiendraient au roi; il est assez riche pour ne pas tourmenter beaucoup ses fermiers pour les paiements.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LES ÉLÈVES, *revenant de la promenade et conduits par un sous-maître, se rangent sur le théâtre derrière Antoine et Grégoire.*

LE SOUS-MAÎTRE.

Rompez les rangs !

LES ÉLÈVES, *s'adressant à Grégoire tous ensemble.*

Est-on venu me chercher ?

(Ils parlent entre eux : moi je pars ce soir, moi je m'en vais demain. Le silence se rétablit peu à peu.)

THÉODORE.

Ah bon ! voilà Antoine. Comment se porte-

t-on à la maison ? es-tu venu seul ? Mon frère devait venir avec toi, où est-il ?

ANTOINE.

Votre papa et votre maman se portent bien, et vos frères et sœurs itou ; ils m'ont joliment recommandé de vous embrasser, et si je sommes venu seul, c'est pas la faute à Milord ; la pauvre bête voulait ben venir ; mais votre papa lui a dit qu'il aurait ben le temps de vous voir quand vous seriez venu.

THÉODORE.

Le petit Bernard a-t-il bien grandi ? Je lui donnerai deux bocaux de fruits confits qu'il aimait tant. Et son frère aîné, est-il toujours piqueur dans l'administration des canaux ?

ANTOINE.

Boco, *cano*, qu'est-ce que ça veut dire ça ? c'est-il votre maître qui vous a appris à parler comme ça ? Est-ce que c'est français, toi, Grégoire, qui t'y connais ?

THÉODORE.

Tu t'adresses mal, Antoine, Grégoire ne se connaît pas mieux que toi au beau langage.

GRÉGOIRE.

Vous vous constituez dans l'erreur, jeune homme. On peut z-avoir des talents et avoir z-attendu pour les développer z-au grand jour que le soleil de la gloire se soit z-élevé pour

les faire z-éclore et z-épanouir. (*Tous les élèves se mettent à rire.*)

THÉODORE.

Je ne t'ai jamais entendu parler français comme ça, mon pauvre Grégoire.

PIERRE, *domestique.*

M. Ariste est-il ici? un monsieur demande à lui parler.

EDMOND.

Il doit être dans son cabinet.

(*Le domestique sort par une coulisse.*)

LE SOUS-MAÎTRE.

On va venir au parloir, Messieurs, allons dans le jardin.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE XIII.

PIERRE, M. ARISTE.

PIERRE.

Monsieur..... je ne sais pas son nom, parce qu'il n'a pas voulu me le dire; mais il veut vous parler en particulier.

M. ARISTE.

Faites entrer. (*Pierre sort.*)

SCÈNE XIV.

M. ARISTE, M. DUMONT.

M. DUMONT.

Je viens, Monsieur, pour.....

M. ARISTE.

Grand Dieu! M. Dumont! que je suis heureux de vous revoir! Avez-vous obtenu votre rappel en France?

M. DUMONT.

Hélas! non. Je suis toujours exilé. Une affaire de la plus haute importance m'appelait dans ma patrie, et je me suis hasardé à y venir sous le plus grand *incognito*. Je n'ai pas d'ami à qui je puisse me fier autant qu'à vous, M. Ariste, et je viens vous demander asile pour quelques jours.

M. ARISTE.

Je suis fier, Monsieur, de la préférence que vous m'accordez. Ma maison sera la vôtre. Comment se porte madame Dumont et vos jeunes enfants? Comment s'accommodent-ils de leur exil?

M. DUMONT.

Ils passent tristement les jours de leur exil loin de leur patrie et de leur famille! ils ne peuvent plus espérer de bonheur!

M. ARISTE.

J'ai à vous apprendre des nouvelles qui adouciront un peu votre chagrin, votre fils, Théophile, est, sans contredit, le meilleur de mes élèves; il a obtenu deux fois le prix de sagesse et divers autres prix, et cette année il vient de faire avec beaucoup de succès sa seconde et sa rhétorique.

M. DUMONT.

Ah! M. Ariste, ce que vous m'apprenez là me rend le plus heureux des hommes. Oh! mon Théophile, quelle joie éprouvera ta mère en apprenant que son fils a obtenu deux fois le prix de sagesse; la seule consolation que nous ayons éprouvée depuis notre exil, c'est à toi que nous la devons. Ah! M. Ariste, faites-le appeler, je brûle du désir de le serrer dans mes bras.

M. ARISTE.

C'est une satisfaction que vous ne tarderez pas à avoir. (*Il appelle Pierre.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, PIERRE, *qui entre.*

M. ARISTE, *à Pierre.*

Voyez où est M. Théophile, et faites-le venir.

PIERRE.

Ce ne sera pas chose difficile, il est là dans l'antichambre depuis un quart-d'heure, et dit qu'il ne s'en ira pas avant d'avoir vu le monsieur qui est avec vous.

M. ARISTE.

Et bien, faites-le entrer.... (*Pierre sort.*) Quel heureux moment pour lui!

SCÈNE XVI.

M. ARISTE, M. DUMONT, THÉOPHILE *saute au cou de son père qui le tient dans ses bras.*

THÉOPHILE.

Oh! mon père! votre exil est donc fini!

avez-vous ramené ma mère ! où est-elle ? Où sont mes frères, mes sœurs?

M. DUMONT.

Non, mon fils, mon exil n'est pas terminé ; il durera encore longtemps, je suis venu seul, et j'ai besoin de me cacher soigneusement. Mon retour en France n'est connu que de M. Ariste et de toi.

M. ARISTE.

Vous devez vous estimer bien heureux aujourd'hui, M. Théophile ; vous procurez à M. Dumont la joie la plus vive que puisse éprouver un père, lorsqu'après une longue absence il retrouve son fils sage et studieux.

M. DUMONT.

Je vous prie de m'excuser, M. Ariste, si je ne vous ai pas écrit depuis un an ; mais je craignais qu'une lettre ne vînt à s'égarer et compromettre la sûreté de ma famille. Je viens vous remettre le montant de la pension de mon fils, qui ne vous a pas été payée depuis mon départ.

M. ARISTE.

Ce que vous me dites là m'étonne, j'ai reçu tous les mois très exactement par la poste le paiement de la pension de votre fils, et je lui en ai délivré les reçus.

M. DUMONT.

Je ne suis pas moins surpris que vous, mon-

sieur; je vous assure que je n'ai rien envoyé. J'étais dans une position très gênée, et j'ai été obligé de me livrer à un travail manuel pour subvenir aux besoins de ma famille; cependant, à force d'économie, je suis parvenu à réunir la somme qui vous est due.

M. ARISTE.

Il y a quelque chose qui a besoin d'être éclairci. (*Il appelle.*) (*Pierre entre.*) Allez chez M. l'employé de la poste, et dites-lui que j'ai quelqu'un chez moi qui m'empêche de me rendre à son bureau, et que je lui serais très obligé s'il voulait se donner la peine de venir, que j'ai à lui communiquer quelque chose d'important. (*Pierre sort.*)

THÉOPHILE.

Mon cher papa, j'ai fait ici un ami dont le secours m'a été bien utile; il est plus avancé que moi, et tous les jours il me donnait deux répétitions; sans lui je n'aurais pas été de force à passer en rhétorique à Pâques, il travaillait lui-même beaucoup; il a fini cette année, et a eu le prix d'honneur; le roi l'a invité à dîner avec lui, il y est en ce moment.

M. DUMONT.

Quel est ce jeune homme?

THÉOPHILE.

Ernest Du Rosoy.

M. DUMONT.

Je crois connaître son père.

M. ARISTE, *à M. Dumont.*

M. Du Rosoy m'a souvent parlé de vous ; il vous estime beaucoup, et prend part aux chagrins que vous avez éprouvés.

M. DUMONT.

J'en sais gré à M. Du Rosoy, mais il me connaît très peu.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, L'EMPLOYÉ DES POSTES.

L'EMPLOYÉ, *entre en saluant.*

J'ai appris, monsieur, que je pouvais vous être utile, et je me suis rendu auprès de vous.

M. ARISTE, *lui offrant une chaise.*

Je désirerais savoir de vous, monsieur, quelle est la personne qui vous remettait tous les mois de l'argent, et une lettre à mon adresse ?

L'EMPLOYÉ.

Mais... c'est un homme de votre maison, Grégoire, votre jardinier.

M. ARISTE.

Grégoire, dites-vous? Mais d'où tenait-il cet argent? (*Il appelle Pierre*, *qui entre.*) Allez dire à Grégoire qu'il vienne ici tout de suite. (*Pierre sort.*) Je ne pense pas que Grégoire refuse de me dire...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, GRÉGOIRE, *entrant.*

M. ARISTE.

Depuis un an, Grégoire, vous allez tous les mois porter à la poste de l'argent qui m'est adressé. Dites-nous le nom de la personne qui vous remet cet argent.

GRÉGOIRE.

Ah! vous me demandez là z-une chose difficultueuse; je sommes discret, tout jardinier que j'ons été jusqu'à ce jour, et la personne qui m'a chargé de cette commission ne voulait pas être connue, à preuve qu'elle ne fesait pas sa commission elle-même; mais si vous tenez absolument à savoir son nom, je vous le dirai tout de même, d'autant qu'il n'y avait pas là de mal, et puis qu'il est peut-être,

à l'heure où je parle, ministre ou quelque chose comme ça.

M. ARISTE.

Tout cela ne nous dit pas son nom.

GRÉGOIRE.

Pardine, c'est (*il s'incline*) M. Ernest Du Rosoy, qu'est z-allé dîner chez le roi sans pu de gène que si c'était chez lui.

M. ARISTE.

Ernest! je m'en doutais.

THÉOPHILE.

Oh! ce cher Ernest, comme il est bon!

L'EMPLOYÉ.

Messieurs, ma présence vous devient inutile, souffrez que je me retire.

(*M. Ariste, M. Dumont et Théophile se lèvent pour le saluer; il sort.*)

M. ARISTE.

Vous pouvez retourner à votre besogne, Grégoire, nous n'avons plus besoin de vous.

SCÈNE XIX.

THÉOPHILE, M. ARISTE, M. DUMONT.

THÉOPHILE.

Ce bon Ernest, il me parlait tous les jours

de vous, mon cher père; le sien lui avait donné, quoiqu'il n'ait que dix-sept ans, la jouissance d'une rente que lui a laissée son parrain; il me disait: Théophile, ton père est éloigné, si tu ne reçois rien pour tes menus plaisirs, demande-moi ce dont tu auras besoin; je serai si heureux de partager avec toi ce que j'ai; et j'ignorais que ce fut lui... Oh! Ernest, qu'il me tarde de te voir et de t'embrasser.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, M. DU ROSOY.

M. DU ROSOY, *entrant, est surpris de voir M. Dumont.*

M. Dumont en France! seriez-vous rappelé?

M. DUMONT.

Vous surprenez mon secret, monsieur, mais j'ai une assez haute idée de votre délicatesse pour croire que vous n'en abuserez pas...

M. DU ROSOY, *tendant la main à M. Dumont.*

Permettez-moi de vous serrer la main, nos fils sont amis, que leurs pères le soient aussi. Si vous pensez que mon crédit et celui de mes amis vous soit utile, vous pouvez en user.

M. DUMONT.

Je vous suis doublement reconnaissant, Monsieur, et pour les services que vous m'offrez, et pour ceux que votre fils a rendus au mien.

M. DU ROSOY.

Ne parlons pas de cela, quelques répétitions dont il a profité le premier.

M. DUMONT.

Mais je viens d'apprendre que pendant mon absence les mois de mon fils ont été régulièrement payés par le vôtre avec les revenus d'une rente que vous lui avez abandonnée, (*tirant un portefeuille de sa poche*) et je m'empresse de vous remettre......

(*On entend de loin plusieurs voix qui crient : Théophile ! et l'on distingue parmi toutes ces voix, celle d'Ernest, qui entre sur la scène en courant ; il tient un papier à la main, les élèves le suivent.*)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, ERNEST, LES ÉLÈVES.

ERNEST.

Théophile ! lis ce papier. (*Il se jette dans les*

bras de son père, M. Dumont s'approche de lui.)

M. DUMONT.

Permettez-moi de vous féliciter de votre beau succès et de vous exprimer ma reconnaissance pour les soins que vous avez rendus à mon fils.

ERNEST.

C'est M. Dumont ! *(Arrachant à Théophile le papier que celui-ci avait à peine fini de décacheter, il le présente à M. Dumont.)* Voici, Monsieur, une lettre pour vous.

M. DUMONT, *après avoir lu quelques instants.*

Grand Dieu ! C'est mon rappel en France signé par le roi ! *(Il serre Ernest dans ses bras.)*

M. DU ROSOY.

Tu commences dignement ton entrée dans le monde ; continue, mon fils ! *(Il l'embrasse en le serrant dans ses bras.)*

M. ARISTE.

Et moi, M. Ernest, j'ai un reproche à vous adresser, ce que vous avez fait pour votre ami est beau et digne de louanges, j'en conviens ; mais vous m'avez privé du plaisir de faire pour M. Dumont ce que vous avez fait pour son fils. Dans ce peu de mots, M. Ernest, je n'ai pas eu l'intention de vous affliger, et, pour vous le prouver, venez ?... que

je vous embrasse aussi. (*Il le serre dans ses bras.*)

M. DUMONT.

Jeunes élèves, le bonheur de vos parents ne dépend que de vous ; c'est en vous qu'ils ont placé toutes leurs espérances ; vous allez vivre dans un monde où la fortune, sans l'éducation, ne sert à rien, et où l'éducation peut suppléer à la fortune. Si des chagrins et des malheurs traversent l'existence de vos parents, votre bonne conduite, votre application et vos succès sont les plus douces consolations que vous puissiez leur procurer. Le souvenir des succès de la jeunesse ne s'efface jamais. L'illustre maréchal de Villars disait que la première victoire qu'il avait remportée lui avait causé moins de joie que la première couronne qu'il avait reçue au collége en présence de sa mère, et celui qui a illustré les premières années de ce siècle, au milieu du faste impérial qui éblouissait toute l'Europe, se rappelait avec plaisir les palmes qu'il avait gagnées à l'école de Brienne.

(*Au moment où la toile tombe, on voit accourir Grégoire, qui prend Ernest par le bras pour lui parler.*)

FIN.



TABLE.

Ouvrages de M. Ch. Martin.

Grammaire populaire, nouv. éd. 1 vol. in-12 cart. 1 fr. 25 c.

Abrégé de la Grammaire populaire, nouv. édit. 1 vol. in-12 cart. 60 c.

Grammaire des Écoles primaires supérieures, nouv. éd. 1 vol. in-12 br. 1 fr. 75 c.

Résumé de l'Histoire de France, nouv. édit. 1 vol. in-12 cart. 1 fr. 25 c.

Cours pratique de Cosmographie et de Géographie, nouv. éd. 1 vol. in-18 c. 90 c.

Petite Géographie populaire, nouv. éd. 1 v. in-18 cart. 60 c.

Lectures morales et récréatives, nouv. édit. 1 vol. in-12 cart. 90 c.

Nouveau Dictionnaire français, d'après l'Académie, 1 vol. gr. in-32, nouv. édit. 1 fr.

Art d'enseigner la Langue française, in-12 cart. 1 fr.

Analyse grammaticale raisonnée, nou 1 vol. in-12 cart.

Analyse logique raisonnée, nouv. édit. in-12 cart.

Glaneur grammatical, 1 vol. in-12.

Leçons graduées de Lectures manus 1 vol. in-12 cart.

Recueil de discours propres aux examen tributions de prix; nouv. éd. 1 v. in-8°. 1

Les Pourquoi et Parce que de la langu çaise, 1 vol. in-18. 1 fr.

Complément des études de la langue çaise, ou rhétorique des écoles prin nouv. édit., partie du maître, 1 vol. 1 fr. 75. — Partie de l'élève.

Imprimerie d'Hippolyte Tilliard.